219 24 DÉCEMBRE 1949 100 FRANCS

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

Phot. A. G. I. P.

MERCI, MONSIEUR NORDLING !

Une plaque apposée dans la cour de Janson de Sailly rappellera qu'un ancien élève de ce lycée, M. Raoul Nordling, consul général de Suède, a puissamment contribué à préserver Paris de la destruction et a sauvé de la déportation et de la mort 4.213 prisonniers politiques, au début de l'insurrection d'août 1944, alors que les armées alliées arrivaient aux portes de la capitale. En inaugurant cette plaque le président Herriot a remis à M. Nordling la croix de guerre avec palme.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Fondateur :
G. Oudard.

TÉL. { Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (Livres)	6 mois...	2-10-6	3-4	3-10	3-19
	Un an...	5-1	6-8	7	7-18
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

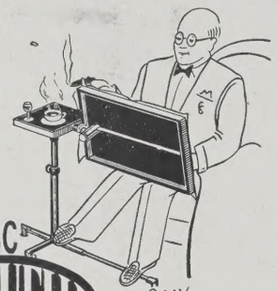
AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

Indispensable dans votre foyer...



LA TABLE
à TRANSFORMATION
GC CARUELLE aux multiples usages...

vous rendra toutes sortes de services,
que vous soyez malades ou bien portants.

D'une ligne sobre et élégante ; tubes chromés ou bronzés ; plateaux acajou, noyer, chêne, ***cette table a sa place dans chaque foyer.***

Se transforme en quelques secondes en : table à thé, table à jeu, pour lire ou déjeuner au lit, en pupitre, table à desservir, etc...

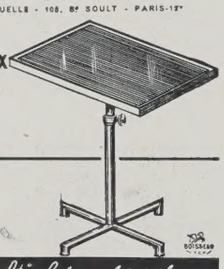
Toujours utile pour vous, Madame. Commode et confortable pour vous, Monsieur.

Voici un cadeau de choix.

La table CARUELLE est exposée aux GALERIES LAFAYETTE, à RÉAUMUR et dans tous les grands magasins.

DÉPOTS DES Ets CARUELLE - 105, Bd SOULT - PARIS-12e
TÉL. DIDEROT 35-72

NOTICE et PRIX sur demande



DÉPOT
105 Bd SOULT. PARIS
TEL: DID. 35.72

CARUELLE

la table aux multiples usages

PORCELAINE
Georges Boyer
LIMOGES FRANCE

HAVAS

DISTRIBUÉE EXCLUSIVEMENT
PAR LES MAISONS SPÉCIALISÉES

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

RÉVEILLON TÉLÉVISÉ

— Oh ! comme elle ressemble à ma femme !... Si elle ne m'avait pas dit qu'elle allait soigner sa vieille tante, je jurerais que c'est elle !

NOËL DES GUEUX

— J' vais vous expliquer, m'sieu l'agent. On attend des copains pour réveillonner sur l' banc à côté, mais rapport au confort on va mettre une rallonge !

DATE FATALE !
OU
LENDEMAIN DE RÉVEILLON

LE JARS. — Ça y est !... Encore veuf !...

NOSTALGIE

LE CUL-DE-JATTE. — Moi, Noël, ça m' fiche le cafard !...
— Pourquoi ?
— Ça m' rappelle le temps où j' mettais mes souliers dans la cheminée !...

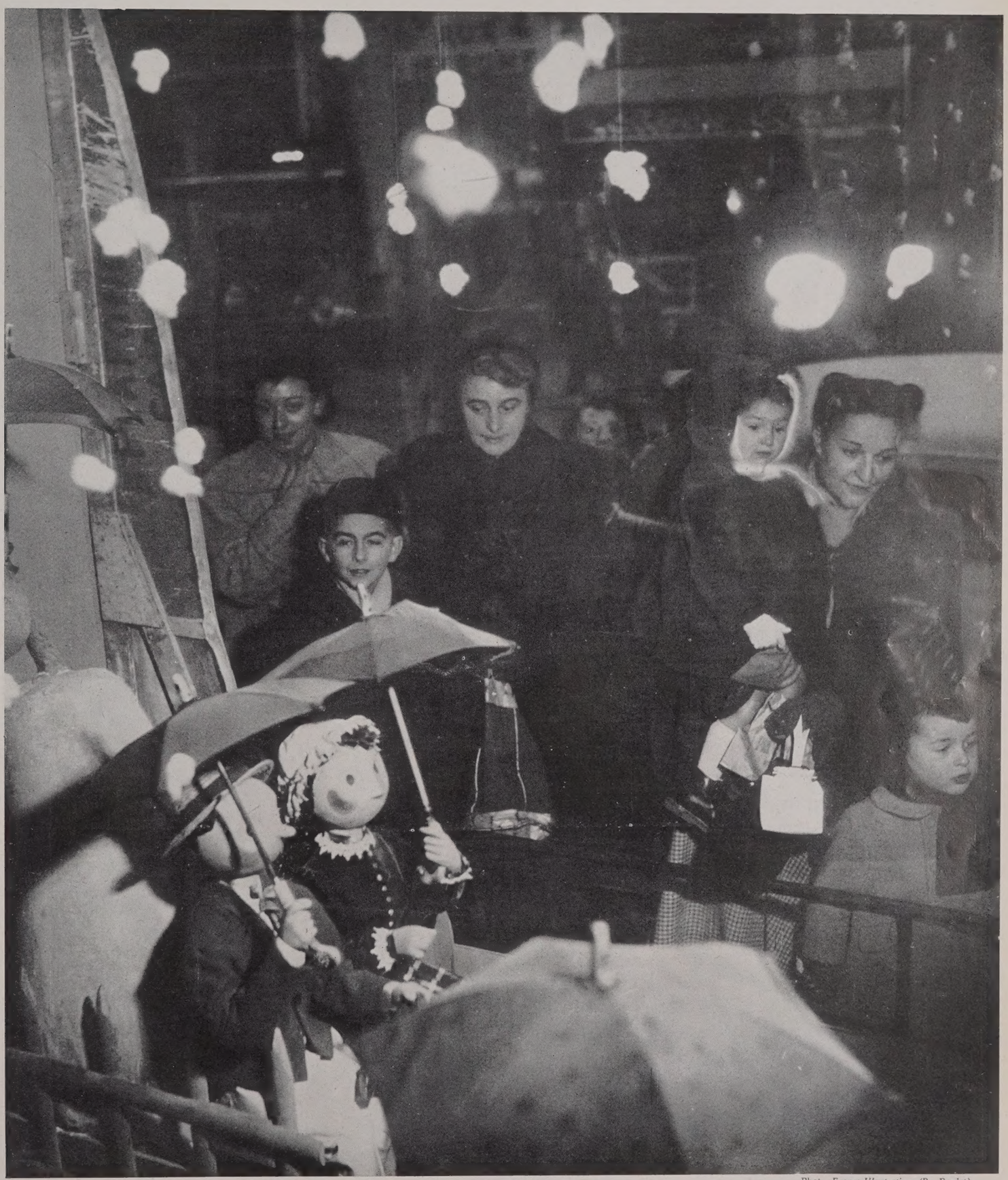
CŒUR D'ENFANT

« Cher père Noël, j'aime beaucoup les jouets, mais si tu pouvais m'apporter ma maman qui est au ciel, je serais encore plus content... »

5me ANNÉE — NUMÉRO 219

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

24 DÉCEMBRE 1949



Phot. *France-Illustration* (R. Boulet).

LES VITRINES MERVEILLEUSES

Devant les vitrines où la fantaisie des décorateurs se donne carrière — comme dans celle-ci conçue par Peynet — le désir et la joie des enfants s'expriment bruyamment. Entre tant de merveilles offertes aux convoitises, quels joujoux apportera dans sa hotte le bonhomme Noël ?

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

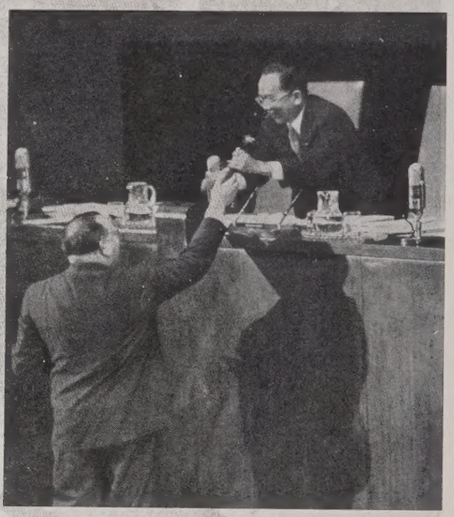
A GENEVE, la signature des quatre conventions élaborées l'été dernier afin d'assurer la protection des populations civiles en temps de guerre a eu lieu sur la table d'Alabama où fut signée la convention de 1864.

A PARIS, le 13 décembre, dans la cour d'honneur des Invalides, le général Catroux passe le grand cordon de la Légion d'honneur au général Kœnig, nommé récemment inspecteur général des forces d'Afrique du Nord.

A STOCKHOLM, le prince héritier Gustave-Adolphe, remplaçant son père, le roi Gustave, souffrant, a reçu les lauréats des Prix Nobel récemment décernés et a présidé un dîner offert en leur honneur au palais.

A BALWYN (Australie), M. Menzies, leader libéral, et sa fille votent à l'occasion des élections qui devaient donner la victoire à son parti, battant les travaillistes qui étaient à la tête du gouvernement depuis huit ans.

A STOCKHOLM, la fête de la lumière a été célébrée, selon la coutume, le jour de la Sainte-Lucie. Couronnées de feuillages et de bougies symbolisant l'allongement des jours, les jeunes filles offrent le gâteau rituel.

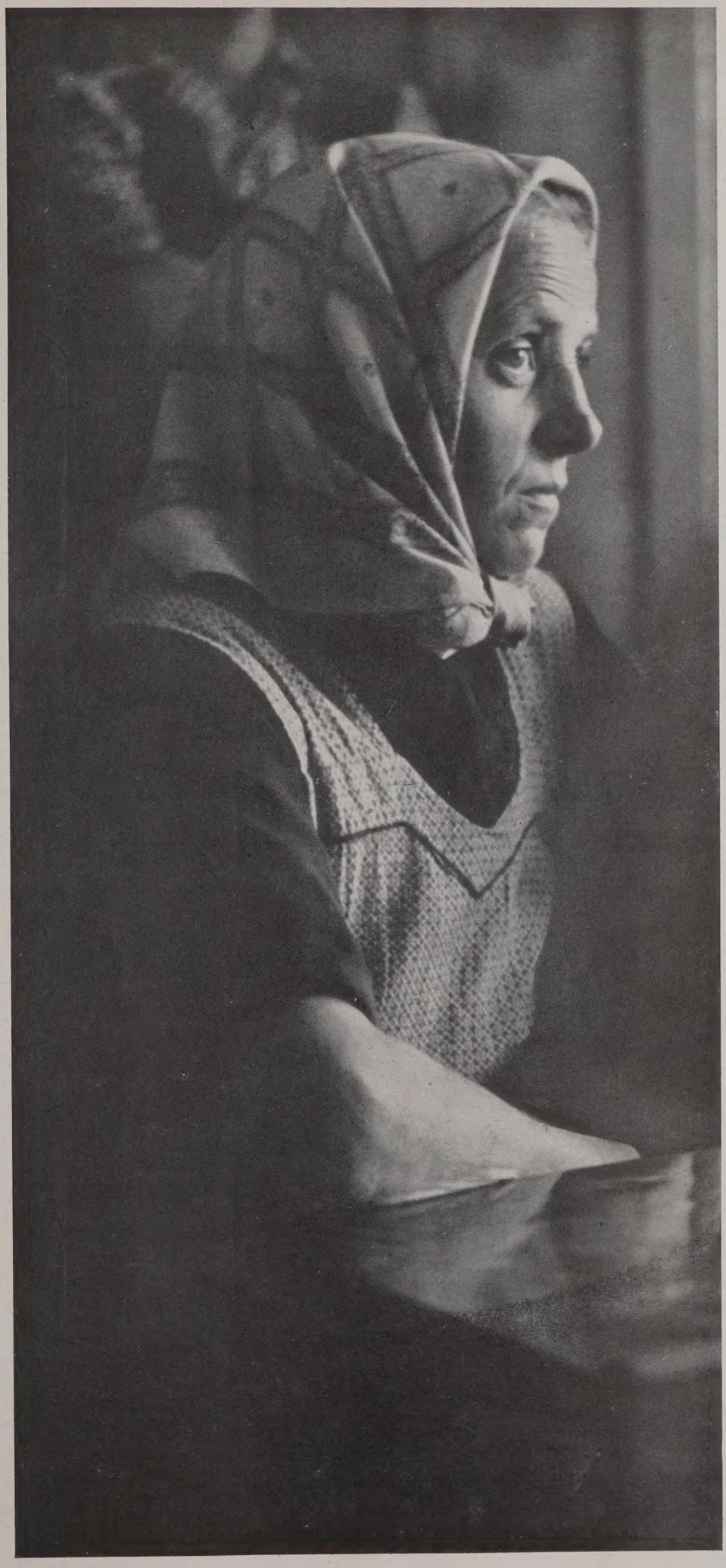


A LAKE-SUCCESS, à l'occasion de la clôture de la session des Nations Unies, le secrétaire général, M. Trygve Lie, a offert au président de l'Assemblée, M. Romulo, un micro sortant des ateliers de l'O. N. U.

A NEW-YORK, les restrictions à la consommation de l'eau ont été étendues au lavage des véhicules et la police est intervenue à plusieurs reprises pour tenir la main à l'exécution des mesures ordonnées.

A PARIS, le Congrès national de la S. F. I. O. a, par 1.933 mandats contre 957, maintenu sa participation au ministère sous réserve de la réalisation à bref délai d'un certain nombre de conditions.

A ROME, le pape, au cours d'un consistoire secret, a nommé les cardinaux Verde, Micara, Tisserant, légats chargés de l'ouverture des portes des basiliques romaines qui marquera le début de l'Année Sainte.



NOËL 1949

Noël n'est plus... Surprenante nouvelle qu'on pouvait lire il y a peu dans un coin des quotidiens et qui, pourtant, est passée presque inaperçue. En Hongrie, annonçait cette dépêche, la fête de la Nativité est définitivement supprimée. Un paraphe au bas d'un décret, trois lignes pour en informer le monde entre deux faits divers plus ou moins répugnants, et l'affaire est réglée : Noël n'est plus. Et ceux qui le rayent ainsi du calendrier n'ont pas d'inquiétude sur la durée de leur décision. Définitivement ! Admirez l'adverbe et ce qu'il comporte d'orgueilleuse audace. Ces hommes disposent du temps, et l'avenir s'offre à eux sans mystère ni sujets d'hésiter. Définitivement ! L'étoile est éteinte qui guida les bergers. Pour les rois mages la route de la myrrhe et de l'encens est coupée. S'ils ont des émules sur les chemins hongrois, que ceux-ci ne portent point leurs offrandes vers la crèche où repose l'Enfant ; qu'ils les ajoutent plutôt aux « dons » spontanés qu'un homme qu'on dit aussi un « père » reçoit pour son soixante-dixième anniversaire. Ils seront ainsi dans la ligne, et c'est l'essentiel.

Voilà donc abolie par la volonté de quelques hommes une tradition millénaire et jusqu'ici respectée de tous. Noël, entre toutes les fêtes, est sans doute la plus chère aux cœurs, on oserait presque dire la plus humaine. C'est une promesse, une grande promesse. Il apporte un message d'amour : il annonce la paix aux hommes de bonne volonté.

La bonne volonté n'a pas disparu sans doute. Mais il faut convenir qu'elle ne suffit pas dans un monde où l'homme, accablé de contraintes et de servitudes, est ballotté selon les caprices d'un sort burlesque et cruel. Il se peut qu'une morale nouvelle s'élabore pour remplacer l'ancienne, qui a beaucoup servi. Mais on ne peut pas dire que ce soit une morale sans obligations ni sanctions. Et quelles sanctions !

Voyez le héros de Gheorgiu, le romancier roumain de *la Vingt-cinquième Heure*. Il est, lui, un homme de bonne volonté ; il est, au sens étymologique, « innocent ». Et pourtant que de malheurs s'abattent sur lui ! Les circonstances lui sont toujours défavorables. Où qu'il se trouve, la loi, le règlement jouent contre lui. Il a perpétuellement tort et il ne peut qu'avoir tort dans une humanité déshumanisée d'où l'on a banni la charité et le respect de l'individu. En vain crie-t-il sa bonne foi. Chaque fois la trappe se referme, étouffant sa protestation dérisoire et inutile.

Or le personnage du roman existe bel et bien et ses aventures viennent d'avoir un épilogue imprévu. Une firme de cinéma a réussi à le faire sortir du camp où il était retenu. Ce que nulle démarche n'avait pu obtenir un producteur l'enlève. Pour en faire une vedette, il ouvre au prisonnier les portes du salut. D'Hollywood lui vient son « Happy Christmas » : le Noël de la liberté !

C'est une chance que ne devait plus attendre ce malheureux. Encore son infortune avait-elle çà et là éveillé des compassions. Kostov aura connu la suprême injure de se voir abandonner de celui qui, par définition, devait l'assister sachant qu'il ne lui était pas possible de le sauver. Et c'est vraiment pour un avocat une façon encore inconnue d'exercer son ministère que d'envoyer son client à la potence, en regrettant que cela ne fût pas advenu quelques années plus tôt. Ce qui eût évidemment épargné au défenseur le désagrément d'une plaidoirie transformée en réquisitoire.

Peut-être cette vilenie est-elle le plus saisissant exemple d'une subversion des valeurs, dans un temps où la vie compte peu et où l'honneur, pour d'aucuns, compte moins encore. Illusoire précaution et basse sagesse, d'ailleurs.

Les cloches qui vont sonner exorciseront-elles le monde de la peur et de l'angoisse ? Rien n'est perdu tant qu'il nous est donné d'entendre au matin de ce jour le rire émerveillé des enfants chantant Noël...

CTÉSIPHON : L'ARC DE CHOSROÈS, 37 MÈTRES, DOMINE LA PLAINE. IL A DÉFIÉ VINGT-DEUX SIÈCLES.

DES MILLE ET UNE NUITS AUX PUITS DE PÉTROLE

par notre envoyé spécial FRÉDÉRIC MÉGRET

DEPUIS le départ de Damas, rêve verdoyant niché au creux des aridités syriennes, le désert se déroule sous le D. C.-3. Un désert fauve, gris parfois, comme de boue. Rien pour arrêter le regard sinon de faibles ombres portées qui laissent supposer des pitons rocheux. Si les itinéraires des tribus nomades les contournent, à 3.000 mètres on ne peut penser qu'à une légère acné du globe... Pour penser pleinement le destin — et le tragique ? — de notre planète il n'est que de survoler les pays arabes du Moyen-Orient.

« Les conférences internationales qui décident du sort des hommes devraient bien se tenir ici, où nous sommes, je le pense chaque fois. Un tapis vert ? Ce n'est jamais qu'une illusion. Regardez les salles de jeu ! Ou un accident : comme Damas l'oasis, comme les bords de l'Euphrate, dont nous nous approchons... » Je n'aurai pas le temps de féliciter de sa sagesse le diplomate, qui regagne Bagdad après un de ces innombrables conciliabules interarabes. Cette croix, là-bas... ?

« C'est le terrain de H 4, une des stations de pompage du « pipe »... Deux pistes se croisent. » La croix grise apparaît comme une marque laissée ici par les hommes sur un univers sans repère, pour un de leurs besoins les plus pressants. Auprès des pistes des bâtiments blancs maintenant s'aperçoivent. C. H..., un ancien d'Air France, plus de trois fois millionnaire et qui préside au trafic de la compagnie aérienne libanaise, m'a amené au poste de pilotage.

« Vous voyez le « pipe » maintenant ? »

Traversant la station H 4, une ligne se distingue, tendue et roide, donc parfaitement humaine, à travers l'anarchie du désert. Le « pipe-line » Kirkuk-Haïfa.

« Depuis la guerre de Palestine l'huile ne passe plus... Seule continue la branche sur Tripoli. »

Aux abords d'un grand lac aux tons d'opales un aérodrome — vaste celui-ci — mêle pistes, hangars, bâtiments et une verdure qu'on soupçonne « dirigée ».

« Habbanieh... la grande base de la R. A. F., fait le compagnon que j'ai retrouvé. Alors vous venez voir l'Irak ? Je vous félicite... Après les leçons forcées et un peu rudes de la guerre l'Europe semble désapprendre la géographie. Et de celle-ci, dont elle est responsable ! Tenez, cet été, à Cannes, il suffisait qu'on me sache Irakien pour me faire des plaisanteries littéraires du genre : « Comment peut-on être Persan ? »

Tout en contemplant les lacs de bitume qui plaquent maintenant leur eczéma livide sur le pelage fauve du désert nous nous recrierons diplomatiquement :

« Mais si ! Irak... Iran... Au point que le Shah vient de décider à Téhéran que son empire s'appellerait désormais — et à nouveau — la Perse. Pour l'usage extérieur... »

Un serpent vert s'allonge maintenant dans le poudroiement de l'horizon : une mosaïque de champs accolée à un grand fleuve, l'Euphrate. Né en Turquie, il a coulé en Syrie pour rejoindre son « frère en Mésopotamie », le Tigre, à 80 kilomètres en amont de Bassora. Les deux colosses, longs chacun de quelque 2.000 kilomètres, après avoir conditionné la vie de l'Irak moderne comme ils le firent de toute mémoire — la Mésopotamie passe pour avoir été le berceau de la race humaine — vont mêler leurs flots anatoliens et kurdes dans le Chatt-el-Arab, qui en 185 kilomètres court ternir les eaux du golfe Persique. Ternir ? En dix siècles le limon aura fait reculer la mer de 150 kilomètres...

Tout aussi sinueux, voici le Tigre. Bagdad ! Le D. C.-3 promène son ombre sur les terrasses couleur de terre où s'enchâsse ici et là le dôme émeraude et or d'une mosquée. La chaleur monte avec les plumeaux des palmiers. Bagdad...

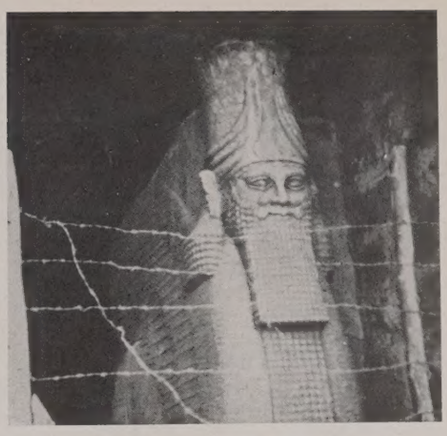
« Ma famille est à Bassora. Je vous emmène aux sources de l'humanité, voulez-vous ? Vous

1933 : UN AVION BRITANNIQUE RAMÈNE LE CORPS DU ROI FAYÇAL, MORT SUBITEMENT A GENÈVE.

1939 : LE CHEVAL DE PARADE DU ROI GHAZI AUX FUNÉRAILLES DE CE DEUXIÈME SOUVERAIN.

1949 : LE JEUNE ROI FAYÇAL II FAIT SES ÉTUDES AU COLLÈGE D'HARROW, EN ANGLETERRE.

COMMENT RESTITUER LES MAGNIFICENCES BABYLONIENNES DANS CE CHAOS DE BRIQUES ÉCROULÉES ?



BARBELÉS DEVANT UN TAUREAU AILÉ ASSYRIEN.

LICORNE D'UN DES BAS-RELIEFS EN BRIQUE.

avez le temps d'aviser à la politique : elle est si simple ici... Entendu : demain pique-nique à Babylone ! »

Comment résister à pareille courtoisie, surtout lorsqu'elle vous attaque en pleine investigation douanière ? Quand même ! Fondée par Nemrod, petit-fils de Cham, reconstruite par Semiramis, embellie par Nabuchodonosor, on « pique-nique » aujourd'hui à Babylone ? Cette ville dont Hérodote disait qu' « il n'y a pas au monde une cité qui puisse lui être comparée »...

BABYLONE ET SES BRIQUES

Au Tigris Hôtel tous les rites se veulent britanniques. Dans une vitrine, appareils et produits Kodak. A la réception une affichette informe cependant le voyageur qu'il est interdit de photographier quoi que ce soit. L'Irak continue à vivre sous la loi martiale, depuis la guerre de Palestine. 7 heures du matin : le Tigre semble encore un fleuve de fraîcheur. Dédaigneux de notre breakfast, le patron, un Assyro-Chaldéen de 150 kilos, finit, assisté de trois garçons, un repas gargantuesque : il s'est fait servir à 4 h. 30 sa messe particulière avant d'aller aux halles. La Studebaker (elle ne coûte ici que 180.000 francs de plus qu'une Citroën) de mon compagnon irakien attend devant le perron.

Nous sortons de Bagdad par des avenues bordées de lauriers-roses... Ces maisons de quatre pièces se loueraient plus de 500.000 francs par an ?... Un des palais royaux... Un troupeau de buffles s'ébroue dans un canal... Et une route en levée file entre les eucalyptus, gris de cette poussière qui ternit tout, une poussière qui, plus qu'ailleurs, semble celle même des siècles.

90 kilomètres à travers une plaine si plate qu'on aperçoit seulement les plus proches des villages de terre épars ici et là parmi les cultures. Un troupeau de chameaux égaillés lève le cou à notre passage. Ah ! une éminence ! Ce n'est qu'un tertre raviné par les eaux, durci au soleil.

« La Tour de Babel — fait mon compagnon — une parmi les trois localisations qu'on soupçonne. Une ziggourat, de toute façon. »

Ces décombres presque informes ? Une des tours à étages qui fascinèrent l'antiquité. Dans un pays sans pierre, elles se bâtissaient en briques liées d'argile, articulées de roseaux. Le ciment armé de plusieurs millénaires mésopotamiens.

« Celle-ci (E Temenanki : la maison de la fondation du ciel et de la terre) n'aurait que trois mille ans. Une autre, au bord du lac de Agargouf, deux mille cinq cents. La Tour de Babel devrait avoir cinquante siècles... A-t-on reconstruit sur son emplacement une autre ziggourat ? Celle-ci ? » Alexandre avait voulu reconstruire E Temenanki.

« Ç'aurait été un travail immense, notait Strabon. Et le Macédonien connut un destin trop fulgurant pour pouvoir relever la tour que la légende veut de 200 mètres, au sommet de laquelle les astronomes chaldéens commencèrent l'exploration de notre ciel... »

Une piste. Des barbelés. Une maison arbore *Babylone,* comme une gare. C'est un musée où des maquettes faites à Berlin reconstituent une sorte de Chicago, un Chicago qui aurait des remparts de 100 mètres de haut et de 25 mètres d'épaisseur, où six voitures... pardon ! ... six chars pourraient rouler de front sur le chemin de ronde. Cent portes d'airain donnaient accès à la ville...

Une petite grille rouillée grince. Le guide, un ancien contremaître des fouilleurs allemands, annonce que nous sommes dans la place. Un escalier, un plan incliné, et nous voilà dans une tranchée, une sorte d'abri antiaérien. Une des avenues de Babylone ? Le guide pointe sur les murs de brique des antilopes à cou de girafe alternant avec des lions rugissant, également en relief.

Des briques, encore des briques. Comment, à moins de lyrisme, décrire Babylone autrement que par l'image d'une briqueterie bombardée ? Au sommet d'une colonne de brique, au mitan d'un chapiteau de branchages, une cigogne claque du bec à notre approche.

De pans en pans de murs, nous parvenons au « clou » du pèlerinage : sur un socle de ciment un lion grossier, fort munichois d'ailleurs, enjambe une silhouette d'homme. « Un trophée hittite ramené par Nabuchodonosor. » Hors ce fauve et les millions de briques, les savants allemands ont tout ramené jadis sur les bords de la Sprée. Sur le retour le guide imperturbable indiquera en contre-bas de la plate-forme où courent quelques lézards : « les jardins suspendus ! » Cet autre amas de briques fut l'une des sept merveilles du monde.

Imagination orientale, réussissais-tu déjà à tromper Hérodote le voyageur ? Le pique-nique sera bref sur les bords poussiéreux d'un bras de l'Euphrate, à l'ombre de palmiers gris qu'aucune pluie n'a fait luire depuis sept mois.

« Au retour nous passerons par Ctesiphon. »

A 40 kilomètres de Bagdad, voici un village groupé autour de la mosquée. Les policiers en kaki interrompent la partie de tric-trac pour vérifier les papiers : la loi martiale. Et voici les vestiges de la grande capitale sassanide d'Artaxerxès, quatre siècles avant Jésus-Christ.

Comment l'homme du XX^e^ siècle, surtout s'il est français et connaît les hangars à dirigeables d'Orly, n'admirerait-il pas, enjambant la plaine, l'arc du palais de Khosroès ? Haut de 37 mètres sur 26 mètres de largeur, c'est une voûte d'un seul jet de briques que vingt-deux siècles n'ont pu jeter bas.

Et revoici la capitale de l'Irak moderne. C'est d'abord New-Bagdad, un nouveau quartier résidentiel que la municipalité a dessiné loin des atteintes de la crue annuelle du Tigre. Un pont de bateaux claque sous la voiture comme un piano sans corde.

Le voyageur sera toujours désappointé par cette cité sans grandeur, tant *les Mille et une Nuits* auront mis de féerie dans le seul nom de Bagdad. Au VIII^e^ siècle c'était la capitale d'Hâroûn al-Rachîd, la capitale d'un empire qui s'étendait depuis l'Espagne et le Maroc jusqu'à la Chine.

Libérée du joug ottoman en 1917 par l'armée britannique, la Mésopotamie devenait en 1921 royaume d'Irak : un plébiscite à 97 % confirma l'accession au trône d'un des fils de Hussein, le shérif de la Mecque : Fayçal, qui venait de conduire « la révolte dans le désert » jusqu'aux jardins de Damas, sous la respectueuse direction et l'œil vigilant d'un certain colonel T. E. Lawrence.

D'une superficie de 453.000 kilomètres carrés, l'Irak forme la partie nord-est de la péninsule arabique. Il est limité au nord par le Kurdistan turc, à l'est par les montagnes iraniennes. Il ne respire qu'au sud par le golfe Persique. Pour l'ouest, ce sont les déserts uniformes qui séparent (ou ne séparent pas : il est plusieurs thèses) l'Irak de la Syrie.

Rashid Street... la grande rue suit le cours du Tigre, où baignent directement les vieilles demeures aux façades roses, jaunes, bleu lessive. A sa circulation tumultueuse des taxis prennent une grande part qui sont d'éblouissantes voitures américaines.

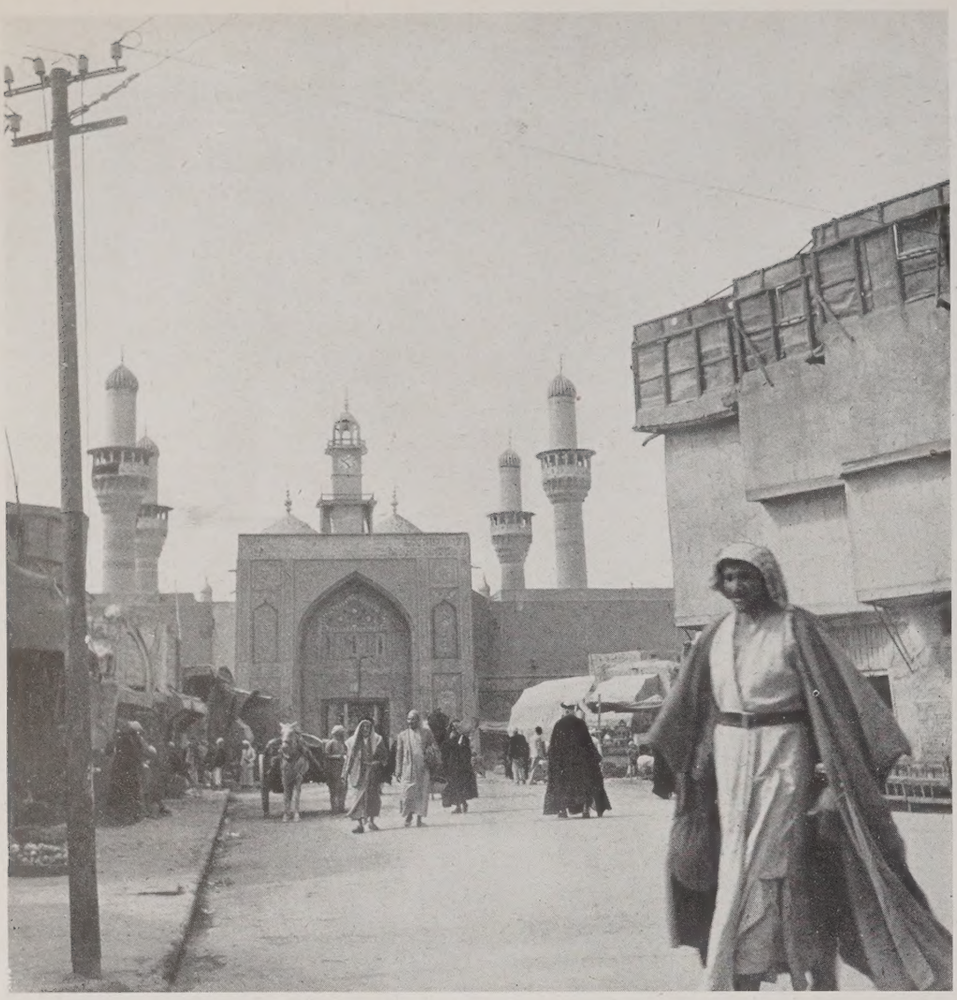
« Heureusement, les taxis d'avant guerre vont être interdits ici — fait mon ami, qui prend sa part dans le cœur des klaxons — c'est-à-dire que toutes ces Chevrolet, Buick et autres Ford d'avant 1940 ne seront plus autorisées à rouler dans Rashid...

— Quel luxe !

— Voire... Attention ! garons-nous. »

Coups de sifflet devant, derrière, partout. Les agents de police, vareuse noire et pantalons blancs, avec casque à pointe écartent les bras. Les voitures s'agglutinent le long des trottoirs. La chaussée se vide. Le silence est tombé.

« Le Régent... »



DERRIÈRE SA PORTE FINEMENT CISELÉE, LA MOSQUÉE DE KADIMEIN DRESSE SES QUATRE BOUGEOIRS D'OR. AU NORD DE BAGDAD, LES VOITURES DOIVENT FRANCHIR LE TIGRE SUR UN PONT DE BATEAUX BRANLANT.

Dans une Daimler jaune et noire, Abdulillah regagne le palais des Roses. Le Régent, c'est l'oncle — trente-six ans — du jeune roi Fayçal — quinze ans — qui poursuit présentement ses études à Harrow (Angleterre) en attendant la dix-huitième année que la constitution irakienne exige du souverain. Le père du futur Fayçal II, le roi Ghazi, mourut à vingt-huit ans, en avril 1939, dans un accident : il pilotait seul sa voiture et s'écrasa contre un arbre en voulant entrer au palais... Le père de Ghazi, le grand Fayçal Ier, avait été trouvé mort dans un hôtel de Genève en 1933... Tragique destin que celui de la famille Hachémite descendant du Prophète !

Les policiers ont relancé l'incroyable tohu-bohu dans Rashid Street un instant figée, Hâroûn al-Rachîd, le seigneur aux quatre cents courtisanes, aurait-il pu imposer pareille discipline ?

La ville peu à peu s'allume. Une façade flamboie d'un néon multicolore : « Arab League Hotel... » En 1258, 150.000 Mongols ivres de sang saccagèrent Bagdad. Le trente-deuxième descendant de Hâroûn al-Rachîd périt étranglé. De 800.000 habitants, la population tombe à 40.000 jusqu'en 1517, où la Mésopotamie s'incorporait définitivement à l'empire ottoman.

100.000 en 1920, la capitale aujourd'hui compte près du demi-million d'habitants. La ville peut décevoir, mais sous les colonnades de Rashid Street, devant les vitrines qui proposent pneus, circuits touristiques, chemises, bouteilles, magazines à pins-up parfaitement dénudées, n'est-ce pas la même foule que fendait jadis Hâroûn al-Rachîd déguisé en marchand en compagnie de son grand vizir le charmant Giaffar ?

Certes, des bourgeois passent, vêtus comme boulevard Bonne-Nouvelle, quoique coiffés de la « fayçalia », le bonnet de police noir que feu le premier roi d'Irak inventa pour rompre avec le fez ottoman. (On m'assurera que Fayçal s'inspira du couvre-chef de Clemenceau, rencontré lors du traité de Versailles). Mais combien conservent le turban noir et blanc qui s'enroule autour d'une calotte de soie bleue, jonquille ou vert ?

Certes, des dandies passent nu-tête, tout vêtus d'esthétique hollywodienne. Mais la foule, ce sont des Bédouins aux voiles flottants, couronnés de laine noire et de fils d'or ; ce sont des Assyriens ceinturés de soie blanche et de bonnets coniques et des Afghans tout emmoutonnés. En culotte bouffante et gilets bariolés, les Kurdes balancent les franges d'un interminable turban. Des Kirghiz descendants de Gengis-Khan promènent d'immenses chapeaux de paille emplumés et croisent des pêcheurs de perles de Bahreïn arborant des bonnets blancs aussi ajourés que du papier à pâtisserie. Frôlé par la procession des voitures américaines, un devin diabolique fait courir son doigt dans le sable... Arrêtons-nous sur l'un des deux ponts. Les eaux du Tigre prennent des reflets mauves au soleil couchant qui dore encore quelques coupoles. Deux remorqueurs passent en fumotant comme une toile de Marquet.

« Profitez-en ! On n'en voit plus guère à Bagdad. » Deux pêcheurs ramènent un filet de l'eau dans une nacelle parfaitement ronde. La « gouffa », l'embarcation classique de Mésopotamie, glisse dans le courant.

« C'est tressé, et tout calfaté de bitume. Dieu — rappelez-vous ! — Dieu n'a-t-il pas dit à Noé : « Fais une arche de bois résineux : tu l'enduiras » de bitume en dedans et au dehors. »

Voici des siècles, quand elles étaient battues par la marée des invasions sauvages, les grandes villes fabuleuses flambaient soudain comme des torches. Contre leurs murailles enduites de cette sudation visqueuse du sol mésopotamien, les assiégeants savaient lancer des grenades de bitume en ignition. Tout à l'heure, dans une rue nouvelle de Bagdad, une équipe de voirie répandait du pétrole brut pour retenir au sol la poussière.

A la Mésopotamie revient l'honneur d'avoir été l'initiatrice de toute science. D'une fertilité et d'une richesse extraordinaires, cette terre n'aura cessé d'être objet de convoitises depuis Ur, qui prospérait soixante siècles avant Jésus-Christ, jusqu'à l'aventure hitlérienne. Convoitée, conquise, ravagée, nivelée, la Mésopotamie voyait toujours ressurgir une civilisation de son limon. Province lointaine d'un empire trop grand, elle vécut ces derniers siècles obscure, dépeuplée, lieu d'exil pour les fonctionnaires ottomans. Ce n'est que depuis une trentaine d'années que le pétrole aura permis à l'Irak, Etat de 4 millions d'habitants, de repeser lourd dans l'histoire du monde.

(A suivre.)

Le printemps a Turin : la grande ville, étalée au pied de la colline en fleurs qui la domine, s'éveille sous les brumes matinales.

TURIN

SŒUR DE PARIS

Plus on voyage plus on constate que les villes ont, comme les personnes, leur individualité propre. Il en est d'enjouées, d'austères, d'indolentes et de besogneuses. Celles-ci vivent au large et mènent grand train, celles-là sont guindées et parcimonieuses. Certaines se livrent sans réticence, d'autres demeurent sur la réserve. Il y en a de franches et gaies, dont les yeux parlent, et d'ennuyeuses et dissimulées. D'autres encore, comme tant de gens, n'ont aucune personnalité. Mais il y en a — les moins nombreuses évidemment — dont le charme naît en *coup de foudre* et dont les séductions toutes féminines, au lieu de s'émousser avec le temps, gagnent avec lui en force et en subtilité.

Sans tomber dans le ridicule de découvrir les villes de l'Italie, encore que l'âme de ces cités, même des plus souvent décrites, soit infiniment moins bien connue qu'on ne le croit généralement, je ne puis dissimuler combien, moi qui suis né à 200 mètres de la vigne de Montmartre et qui habite encore à trente pas du Lapin agile, je me sentais étonnamment chez moi dès ma première visite à Turin.

Parmi les nombreuses villes italiennes dont la disposition générale tend à rappeler Paris, c'est certainement celle qui s'en rapproche le plus. Non pas, semble-t-il, par esprit d'imitation, mais, toutes proportions gardées, comme une sœur rappelle sa sœur par naturelle ressemblance familiale. Elle fut façonnée par son histoire et par ses mœurs de telle sorte que plusieurs de ses quartiers sont en effet très parisiens non seulement par leur esthétique architecturale, mais encore par les traditions dont ils sont tout vibrants, et l'on comprend qu'un grand poète italien l'ait qualifiée de « royale ».

La basilique de Superga, où reposent les dépouilles des rois, domine, comme

La place Saint-Charles rappelle beaucoup la place Vendome.

le Sacré-Cœur du haut de sa colline, la ville, à travers laquelle s'étire, très semblable à la Seine, le ruban du Pô. La Maison de Savoie, qui médita et réalisa, en lui sacrifiant les meilleurs de ses fils, l'unité de l'Italie, vivait absolument à la française dans un cadre de style français. On le constate aux palais Madama et Carignago, qui représentent l'expression riche et austère de la magnificence royale de l'époque ; et le château de Venaria nous reconduit à celui de Rambouillet.

En opposition à notre tour Eiffel, qui paraît froide aux étrangers quoiqu'elle nous soit familière, la fine « Mole Antonelliana » s'élance sur sa base solide. Elle assura longtemps à ce petit Paris le curieux privilège de l'altitude, qu'Eiffel devait nous donner plus tard avec son étonnante construction métallique.

Et puis Turin a en son cœur, dans une situation topographique semblable, sa place Vendôme : la belle place carrée San Carlo, plus froide et moins puissante, mais qui offre aussi, lorsqu'on revient des fontaines monumentales, la vision d'une rue de la Paix de grande noblesse avec ses porches accueillants et où l'on voit les plus belles boutiques de l'Europe.

Nous retrouvons les jardins des Tuileries et des Invalides aux parcs de la Citadella al Valentino. A l'Université, la Sorbonne italienne, vit comme au Quartier Latin, dans l'étude et la bonne humeur malgré les difficultés du moment, une jeunesse magnifique, faite d'écrivains, poètes, midinettes et potaches, et dont beaucoup firent preuve d'héroïsme, ainsi qu'en témoigne une littérature qui va des tentatives romantiques d'Oreste Poggio aux lyriques de Guido Gozzano, de l'inoubliable œuvre dramatique de Sandro Camasio et Nino Oxilia : *Addio Giovinezza*, aux profondes méditations sur la démocratie et sur la liberté, pour lesquelles les étudiants universitaires de Turin, ayant à leur tête Piero Gobetti, bravant la prison et l'exil, firent le dernier barrage au régime dictatorial.

Il y a aussi le Turin des bars intimes où l'on boit le « punt », mais où l'on égrène les « gianduiotti » et où l'on entend un patois aussi harmonieux que l'italien et aussi doux que le français ; le Turin des « Madamine » élégantes qui font parade de chaussures, de petits chapeaux et de réticules d'un goût exquis sortis miraculeusement d'entre les mains des artisans turinois. Et où l'on rencontre les étudiants aux bérets multicolores qui se rendent aux vieilles boîtes de la via Pô en songeant avec regret à la tradition perdue de l'ancien théâtre « Scribe » où le mardi gras d'autres étudiants, aujourd'hui grisonnants, fêtaient le carnaval aux bras des catherinettes, compagnes gaies, aux boutades enjouées et aux innocentes et romantiques amours.

En venant de Paris les rues d'emblée sont familières, on revoit sous un ciel plus intense des palais que l'on croit connaître déjà, et l'on retrouve dans les magasins les silhouettes gracieuses qu'on avait vues la veille papillonner chez les couturiers et les parfumeurs du Faubourg-Saint-Honoré.

Turin conserve l'harmonie et la grandeur de la capitale qu'elle fut au temps d'une dynastie promise à de grands et tragiques destins. Elle fut mère d'artistes et de héros. Entourée à présent d'une banlieue industrielle, elle conserve en son centre, pour la gloire de l'Italie, avec une dignité particulière, le souvenir que Paris de même a voulu perpétuer en traversant la rue de Rivoli de la belle artère qui porte le nom de l'inoubliable grâce turinoise : la comtesse de Castiglione.

J.-S. Alexandre.

Photographies Moncalvo.

Le palais Madama, sur la place Castello, dû au maitre l'Juvara.

Giuseppe Garibaldi regarde la capitale subalpine, ou il fut député.

Les rives du Po rappellent par endroits les bords de la Seine.

Trois des six anges du mur d'entrée. Les patrons vénérés de la communauté : sainte Thérèse d'Avila, le prophète Elie et saint Jean de la Croix.

LES FRESQUES D'AVON

PAR PIERRE CHEVRILLON

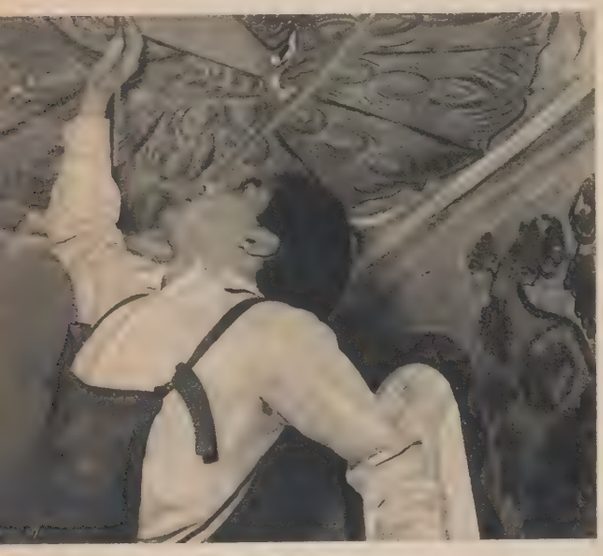
On connaît, près de Fontainebleau, la petite ville d'Avon. Si l'on y va en partant du château, par l'un des bords boisés du grand canal, on arrive tout droit aux alentours de la vieille église du XII[e] siècle, où saint Louis venait entendre la messe, et des longs murs qui isolent le vaste couvent des carmes.

Attenant au monastère, dont il est une dépendance, il y a là aussi le collège Sainte-Thérèse. La fondation en est récente, les bâtiments en sont neufs. Pourtant il a son histoire. On peut même dire que, comme le couvent, et pour des raisons analogues qui témoignent de la même vertu, il appartient déjà à l'histoire. Son premier directeur avait été le Père Jacques de Jésus, dont le rayonnement sous l'occupation, aux jours graves de sa résistance (on sait que le collège fut fermé), puis pendant combien de mois, parmi les déportés de Mauthausen, se prolonge encore et reste aujourd'hui une des hautes, une des définitives compensations que nous ait laissées, dans l'ordre spirituel, une époque proprement infernale. Il ne devait revenir à Avon qu'afin que fût ajoutée, tout au fond du jardin, une croix au cimetière des religieux.

Le Père Jacques avait quelquefois dit son désir que des fresques fussent exécutées dans la chapelle du collège. Comme à lui, il est peut-être apparu au chapitre de la province de Paris, réuni à Avon en juin 1947, qu'il pourrait convenir à des enfants recevant une formation qui n'aspire pas qu'au seul baccalauréat de trouver sur les murs de leur chapelle, et manifesté en lumière, en figures, en mouvements et hiératisme — le tout dans l'accompagnement des tons sourds et montés qui sont le propre même de la fresque — quelque chose du grand principe carmélitain, de l'enseignement et de la doctrine qui sont à l'origine, depuis des siècles, de tant de méditations et de tant d'actes essentiels. C'est pourquoi, ayant pris connaissance des projets présentés par Andrée Gavens, auteur de fresques faites à Grimaud, en Provence, représentant la vie de saint Roch et surtout des importantes fresques de Gaillechs, en Catalogne, près de Barcelone, le chapitre confia à cette artiste la charge de peindre, selon la même technique, tous les murs de ladite chapelle.

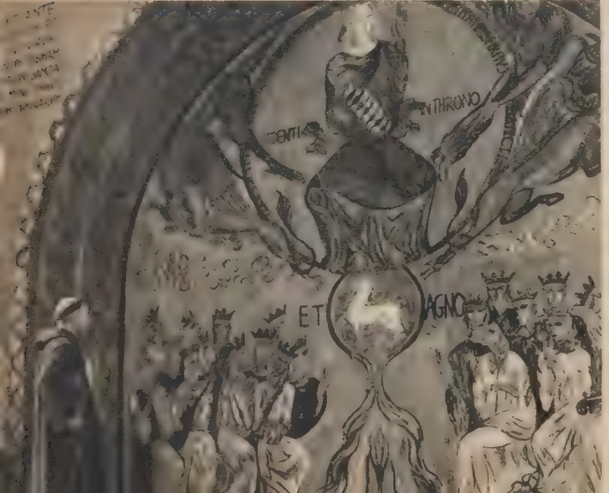
C'était là une décision qui portait en soi un sens bien défini : car rien, dans les esquisses ou les cartons, ne devait annoncer une conception docile à l'un quelconque des conformismes chers à ce temps. Si l'on en juge du moins d'après l'œuvre achevée. Rien en effet qui dût tendre, d'une part, à introduire tel ou tel mode de vision profane ou arbitraire dans un ordre qui se voulait d'abord sacré ; rien, d'autre part, qui offrît une prise quelconque au parasitisme sentimental, qui tant de fois a fait avorter un art se disant ou se croyant religieux. Une rigueur qu'on pourrait qualifier de « scripturaire », c'est-à-dire qui conforme la composition générale et

Détail du plafond : le Soleil entouré des six planètes.



Ce plafond est du au jeune talent d'Abd el-Kader Farrah.

Andrée Gavens achevant le groupe des vingt-quatre vieillards du panneau de l'Apocalypse. La Trinité, composée de l'Ancien des Jours, de l'Agneau et du Fleuve.



Les batiments du couvent des carmes d'Avon, au dela des jardins, vus de l'ermitage.

les images — soit dans leur séquence, soit dans l'affirmation de chacune — au principe doctrinal tel que peuvent l'énoncer singulièrement certains textes des deux Testaments. Donc une intelligence qui s'efforce d'abord de remonter jusqu'à la source spirituelle elle-même, afin qu'ensuite, par une démarche inverse, inévitable et pourtant libre, elle inspire à la main et au pinceau l'une des quelques représentations plastiques où puisse s'incarner un tel principe. Première discipline qu'a voulue le peintre, et qui s'impose dans la conception même de l'œuvre. Elle explique le choix des sujets où nous voyons les plus hautes expressions de la doctrine et de l'histoire carmélitaines (le prophète Elie, père du Carmel, dans le déroulement de sa vie active et contemplative ; puis les manifestations de l'esprit élianique à travers les âges — depuis l'annonce à Zaccharie et saint Jean-Baptiste jusqu'au retour d'Elie à la fin des temps — en passant par toute l'histoire du Carmel) se référer et se relier aux mystères éternels du christianisme : création du monde, Vierge en gloire, Christ en croix mais aussi en gloire, Agneau de l'Apocalypse au sein de la Trinité. A cette première discipline, toute spirituelle, qu'a désirée le peintre, deux autres, qui gouvernent l'accomplissement de l'œuvre, se rattachent naturellement : l'une, d'ordre architectural ; l'autre, qui participe du métier même de la fresque.

Discipline architecturale : adapter la conception au bâtiment qui s'offrait — indifférente salle rectangulaire privée de loi et de vie — sans rien sacrifier — bien au contraire — à la pureté d'une conception qui procède d'une grande rigueur spirituelle ; donner à la chapelle des proportions qui lui suscitent un rythme propre ; les deux disciplines, la spirituelle et l'architecturale, s'étayant l'une sur l'autre, se révélant mutuellement leurs possibilités, sinon leurs nécessités. Ainsi, le monumental s'établissant par les hautes figures intemporelles : six anges, d'une part, au mur d'entrée, tous six pareils et pourtant différents, hiératiques comme des colonnes et dont chacun porte au bout de ses longs bras un vaste médaillon où s'inscrit chacun des six jours de la création ; et, d'autre part, disposant le chœur qu'eux-mêmes limitent : la Vierge, saint Michel, l'Ancien des Jours, l'Agneau et le Fleuve de vie, Melchisédech, le Christ et les évangélistes. Entre ces deux compositions monumentales où règne l'intemporel, toute la longueur de la chapelle où se développent à la fois dans le temps et sur deux rubans latéraux qui se font face sans que rien n'interrompe la durée de chacun, les prophètes, les événements, les saints du Carmel. Bel accord, précise exaltation l'une par l'autre de ces deux premières disciplines qui se complètent simultanément par la troisième, celle que requiert le propre métier de la fresque et qui consacre l'unité finale de l'œuvre : discipline des moyens ; exigences d'un dessin dépouillé et surtout d'une sobriété, d'une exacte économie des tons (on sait que ce sont surtout des terres) tendant au contraire même d'une dispersion indiscrète et bigarrée de couleurs, mais à faire *habiter* la chapelle par une sourde lumière, grave et chaude, qui soit celle du mur devenu fresque, comme il en est une, différente, qui est celle du mur devenu vitrail. Car il s'agit non d'une « décoration », mais d'une transformation, d'une transmutation — le mur étant bien encore le mur (c'est pourquoi, pas de troisième dimension), mais autre, et d'une autre matière (le terme est juste : le maçon a préparé le mur), laquelle s'est incorporé une certaine qualité de lumière, à la fois profonde et montée, qui est justement celle de la fresque.

Trois disciplines, trois règles : combien spontanément le monastique se prolonge dans un tel art qui, comme le vitrail, est d'abord par essence religieux. Mais pas seulement par les règles : par une liberté fondamentale aussi qui, ces disciplines acceptées, prend un essor d'autant plus puissant, plus chargé de signification. On la trouvait chez les peintres des fresques romanes. On la trouve chez Andrée Gavens, mais différente, et ce n'est plus la même : s'affirmant dans les détails par des rapports de tons neufs, audacieux, qui, procédant tout droit de l'esprit de la fresque, la renouvellent du fond de son principe même ; par un mouvement surtout qui est souvent tourmenté — singulièrement moderne — qui ressemble parfois à la torsion ascendante de la flamme ; mais s'imposant, pour ce qui est de l'ensemble, par une somme qui porte sa raison d'être, son accomplissement et sa paix.

Il n'y a pas que les murs — plus de 250 mètres carrés. Il y a le plafond, peint par une autre main. C'est une image du ciel : entre deux vastes ellipses qui leur sont tangentes et qui les emportent dans leur ample courbe allongée, les douze signes du zodiaque ; chacun dans un large cercle où s'organisent les formes les plus écrites, décoratives, mais puissantes, quelquefois abstraites — chacune selon le principe propre à l'objet évoqué — Lion ou Poissons, Capricorne ou Taureau, Scorpion ou Bélier. Au milieu, le Soleil central, animé d'un double mouvement, l'un qui lui est inférieur ; l'autre qui va vers le dehors, entraînant dans sa giration les six planètes agglutinées, chacune représentée au dedans d'un cercle par l'art libéral qui traditionnellement lui correspond : Grammaire, Dialectique, Rhétorique, Arithmétique, Musique, Géométrie, Astronomie, personnages réduits à leur archétype et qui nous enseignent singulièrement ce que peut être un art abstrait authentique. Enfin, aux quatre coins du plafond et tangents à l'ellipse extérieure, quatre archanges : Gabriel, Michel, l'Ange de la Mort, l'Annonciateur du Jour dernier ; quatre figures monumentales qui accompagnent d'un geste

DÉTAIL DU PANNEAU DE LA VIERGE EXÉCUTÉ PAR L'ARTISTE ANDRÉE GAVENS DANS LA CHAPELLE DU COLLÈGE D'AVON ATTENANT AU COUVENT DES CARMES.

et d'un vol vraiment cosmiques les révolutions concentriques qui donnent au plafond à la fois son mouvement solaire et une sorte d'équilibre transcendant, mystérieux, immobile.

L'auteur de cette étonnante conception est Abd el-Kader Farrah, à qui Andrée Gavens demanda, dès 1947, avec le consentement des religieux, de peindre le plafond de la chapelle. Une telle collaboration pourrait éveiller un doute sur l'unité de l'ensemble ; et, certes, il se justifierait si le travail n'avait été aussi nettement départagé : les murs, d'une part ; le plafond, de l'autre. Il est impossible en effet de contester que la facture de Farrah est bien différente de celle d'Andrée Gavens et qu'une collaboration sur les murs eût abouti à une juxtaposition sans doute fort intéressante, mais qui eût été la négation même de l'harmonie à quoi doit aspirer toute fresque. Toutefois, ce qui eût été vrai des murs se révèle faux s'il s'agit du plafond, dont la fonction architecturale est tout autre et dont le plan horizontal s'offre à coordonner affirmations verticales et mouvement.

De là vient que la différence essentielle de deux tempéraments et de deux factures, loin de nuire à l'unité de l'ensemble, y contribue si fortement. Ainsi ce plafond prend-il le sens et la valeur d'un sceau. Non pas qu'il limite l'œuvre, mais il la consacre en transmuant la passion vivante, ascendante, nombreuse, pourtant si souverainement dominée et unifiée des murs, en ce vaste équilibre horizontal tout habité de mouvement en ses parties, mais dont la somme suspend et impose une sorte d'immobilité géométrique, mystérieusement exacte et significative.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte) et G. Franceschi.

LA VIGUEUR PHYSIQUE DE MATISSE EST DEMEURÉE INTACTE EN DÉPIT DE SON AGE, ET SA MAIN, FERME ET FINE, A CONSERVÉ LA SURETÉ QUI LUI PERMET LE TRAIT PUR DU DESSIN.

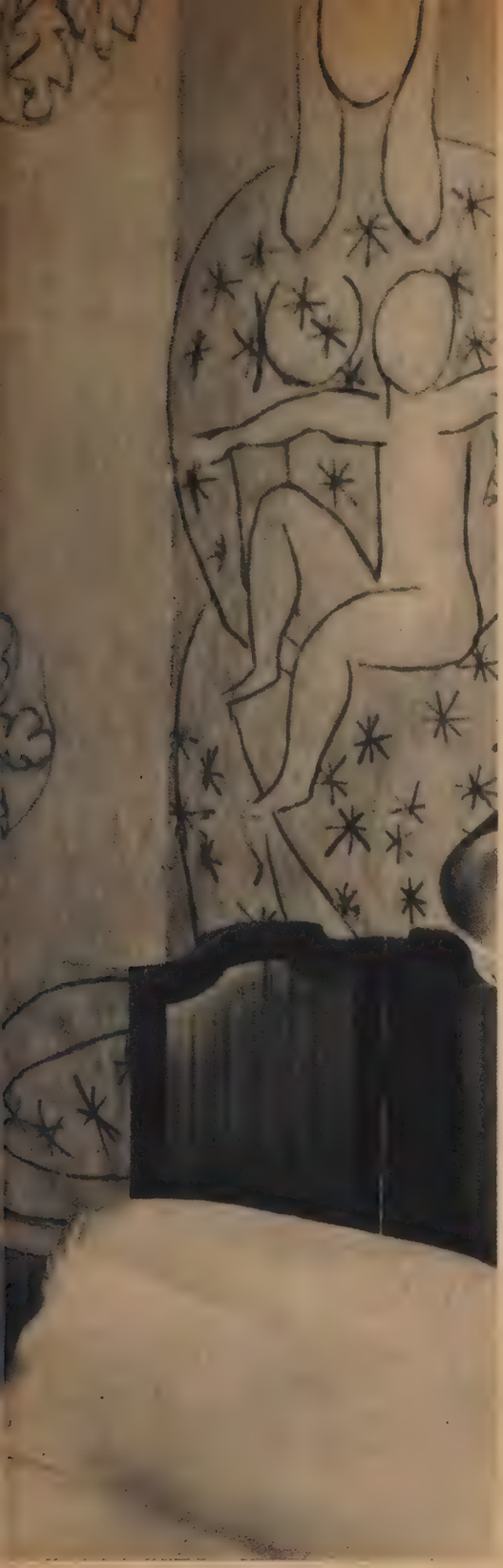
LE PEINTRE NE S'ABANDONNE PAS A L'IMAGINATION, ET L'ÉTUDE DES TEXTES SACRÉS, QU'IL POURSUIT ASSIDUMENT, GUIDE SON ART VERS L'EXPRESSION DU MONDE SPIRITUEL.

LA CHAPELL

« DITES BIEN QUE CE SERA LÀ L'ABO

VOILA maintenant près de deux ans que Matisse s'est entièrement consacré à l'édification d'une chapelle pour une petite communauté de dominicaines à Vence. A peine connue, la nouvelle a provoqué en France, puis bientôt dans le monde entier, avec le plus grand espoir, un grand émoi et la plus vive surprise.

On imaginait mal que les admirables violences qui depuis cent ans, contre toutes les autorités officielles et contre le public, ont imposé l'art moderne, et par là ont sauvé et renou-



La Vierge et l'Enfant décorent un mur entier de la chapelle dominant les fidèles en prières. Les quatorze stations du Chemin de croix rappellent le fruit de nos douleurs et de nos fautes

DE MATISSE

ÉMENT DE TOUTES MES RECHERCHES. »

(HENRI MATISSE.)

-lé tout l'art de l'Occident, pussent aussi se soumettre aux ambles nécessités des fidèles. On doutait qu'un aussi grand rtiste, dans la plénitude de son génie et de sa gloire, voulût en abandonner la liberté souveraine de ses recherches pour austère discipline de l'art chrétien.

Cependant les rares visiteurs admis auprès de lui depuis s mois n'ont plus trouvé dans sa maison que les grands rtons des vitraux, les esquisses sans cesse reprises, les nombrables dessins pour le saint Dominique, la Vierge, les

POUR DÉCORER LES VITRAUX DE LA CHAPELLE DE VENCE, HENRI MATISSE S'EST INSPIRÉ DE LA FLORE MÉRIDIONALE. LES PLANTES LUI ONT FOURNI LES ÉLÉMENTS QU'IL FAIT CHANTER EN COULEURS INTENSES. A CETTE SYMPHONIE ÉCLATANTE S'OPPOSENT LES CÉRAMIQUES BLANCHES A DESSINS NOIRS, QUI ÉVOQUERONT SAINT DOMINIQUE, LA VIERGE ET L'ENFANT ET LA PASSION DU CHRIST.

stations du Chemin de croix. Déjà la naissance de ces formes nouvelles semblait polariser autour de lui toute la vie.

Quant à lui, il n'avait vu en tout cela aucun « problème » : ce qu'il avait toujours fait pour ses œuvres profanes, il le ferait aussi pour cette œuvre chrétienne : il suffisait de ne rien refuser de soi, imagination, sensibilité ou pensées, à la venue et à la vie de ces hautes réalités spirituelles dont les formes naîtraient ensuite, spontanément, du plus profond de lui. Voilà plus d'un demi-siècle qu'il avait pris l'habitude de ne rien dérober de son être aux exigences de son œuvre...

Après tout, cela ressemblait assez à ce qu'on lit dans l'Evangile, car « le royaume de Dieu est comme si un homme avait jeté de la semence dans la terre, et qu'il dorme ou se réveille, de nuit comme de jour, et la semence pousserait et grandirait, sans qu'il sache comment. Car d'elle-même la terre produit : d'abord l'herbe, puis l'épi, puis du grain plein l'épi...

POURQUOI compliquer ces choses ? D'ailleurs tout s'était déjà décidé et organisé comme cela, simplement, au cours des jours et des semaines paisibles, au gré de rencontres où l'amitié, la charité confiante ont compté pour beaucoup. Matisse connaissait depuis longtemps cette communauté de dominicaines gardes-malades qui habitaient de l'autre côté de la route. L'une des Sœurs, quand elle était encore « dans le monde », avait même été quelque temps son infirmière. On parlait de bâtir une chapelle. Et un beau jour un jeune novice dominicain, retenu loin de son couvent du Saulchoir par une longue convalescence, le Frère L.-B. Rayssiguier, était venu s'établir à Vence. Et c'est lui qui avait eu l'idée de proposer à Matisse de décorer pour les Sœurs cette chapelle. Il en prépara minutieusement les plans. Il allait être désormais dans ce travail le plus fidèle, le plus précis des collaborateurs.

Au-dessus des terrasses d'orangers qui de la route de Saint-Jamet descendent vers le vallon et vers Vence, parmi des platanes et quelques cyprès, un toit de tuiles polychromes et, posée sur son faîtage « aussi légèrement qu'un oiseau sur un toit », la mince et très haute flèche de fer forgé et dorée par places, portant la croix à son sommet et la cloche à sa base. Rien d'autre au dehors pour attirer l'attention du passant. Les bâtiments sont modestes, les dispositions extérieures, assez semblables à ce qui se voit un peu partout en Provence.

C'EST au dedans que tout change et se transfigure. Tout est blanc. La perfection des formes abolit les dimensions réelles. Le plafond plat, les murs sans aucune saillie composent un volume intérieur net, où les vitraux et les céramiques luisantes se répondent dans le merveilleux silence que font toujours les choses pures. Mais un silence que les justes proportions, les couleurs et les lignes consacrent et où elles vont atteindre leur plus grand pouvoir spirituel : « Je veux que les gens, rien qu'en entrant dans ma chapelle, se sentent purifiés... »

Deux des murs seront du haut en bas et presque sur toute leur longueur percés de vitraux éclatants, juxtaposés. D'étage en étage Matisse en a ramené les couleurs à trois pour toute la chapelle, mais de la plus grande intensité : un vert clair, un bleu outremer, un jaune citron. Seuls leurs voisinages et le rapport de leurs quantités respectives les modulent. Dans le large vitrail du couchant des plantes d'or sur ce fond d'outremer et de feuilles, comme animées d'un mouvement sans fin, semblent monter avec la création tout entière vers un éternel soleil. Au nord, les grands feuillages bleus et jaunes mangeant les bords des minces meneaux blancs qui les divisent font paraître derrière eux le décor sans limites d'un prodigieux jardin.

Pour répondre à ces couleurs éclatantes, de grands dessins noirs, sur le fond blanc des céramiques, couvriront les murs opposés. Mais dans ces dessins noirs viendront encore jouer tout le long du jour les longs reflets changeants de pourpre et de lilas que les vitraux projettent sur le pavement et sur les murs : ils sont d'une beauté et d'une puissance incroyables. Les dessins représentent, à droite, près de l'autel, saint Dominique de toute la hauteur du mur et faisant face aux stalles des Sœurs ; dans la nef des fidèles, la Vierge avec son Enfant debout sur ses genoux, parmi de grandes fleurs cruciformes ; sur le mur du fond, dans toute cette joie, dans cette fête, les quatorze stations du Chemin de croix nous rappelleront le sens et le fruit très précieux de nos douleurs et de nos fautes.

NOUS aurons donc là du Matisse le plus pur et, en un sens, le plus dur. Sans concessions. Comme il convient à la dignité d'un édifice sacré.

Tout laissait pressentir qu'il ne pourrait qu'en être ainsi. Et d'abord ce qui l'inspira toute sa vie : « Je vais vous dire une chose qui va peut-être vous paraître étrange, mais je crois que toute mon œuvre a été religieuse : si je n'avais pas pensé que j'avais une mission je n'aurais pas eu la force de faire ce que j'ai fait. J'ai eu trop de mal... » Et puis le sens dans lequel s'est faite l'évolution de toute l'œuvre, de telle sorte qu'il désire aujourd'hui qu'on ne s'y méprenne pas : « Dites bien que ce sera là l'aboutissement de toutes mes recherches. » D'année en année on avait pu voir son style se dépouiller du luxe et du poids des moyens inutiles ou seulement trop riches. De plus en plus les éléments sensibles y parlaient à l'âme même, sans l'intermédiaire d'émotions étrangères ou de vains souvenirs. Par delà tout l'héritage académique de la Renaissance, naturaliste et païenne, un tel style, de lui-même, tendait déjà vers l'art des plus hautes époques spirituelles.

P. COUTURIER O. P.

Photographies Lucien Hervé, M. Bérard et Paul Louis.

LA PREMIÈRE PIERRE DE LA CHAPELLE A ÉTÉ POSÉE PAR L'ÉVÊQUE DE NICE, S. EXC. Mgr RÉMOND, QUI AVAIT PRÈS DE LUI LE MAIRE, M. HUGUES, ET SŒUR JACQUES, QUI SOIGNA MATISSE PENDANT SA MALADIE AVEC UN DÉVOUEMENT QUE L'ARTISTE VOULUT RECONNAITRE EN CONSTRUISANT ET DÉCORANT LA CHAPELLE.

BORDEAUX EN PLEINE EXTENSION

par notre envoyé spécial ROGER DARDENNE

M. TOUTON, PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DE COMMERCE, AVEC M. GRANGE, DIRECTEUR DU PORT, ACCUEILLE SES HOTES.

NICOLAS BEAUJON, notable financier, fut un temps directeur du commerce de Guyenne. Sans doute conserva-t-il de son séjour à Bordeaux un souvenir agréable, puisqu'il lui légua le mobilier qu'il avait acquis à la mort de Mme de Pompadour. Il garnit les salons du palais de la Bourse, ce monument de noble allure que la guerre endommagea gravement et qu'on a restauré avec un goût très sûr. Pour la marquise tapissiers et ébénistes — ils avaient le chef-d'œuvre facile — fabriquèrent des pièces de choix. Et l'enfilade majestueuse de ces salles, aux trumeaux délicats, aux ors adoucis, offre aux réceptions un décor somptueux.

Là se trouvaient il y a peu de jours réunis des parlementaires et des journalistes conviés à une visite du port de Bordeaux. Les deux présidents des commissions de la marine et des pêches étaient présents : pour l'Assemblée, M. Ramarony, qui à Bordeaux est chez lui ; pour le Conseil de la République, M. Abel Durand, qui est Nantais. Les collègues qui les encadraient étaient tous hommes avertis, et l'Assemblée de l'Union française avait pour observateur le président de sa commission des Affaires économiques, M. Michel Aubert. N'oublions ni M. Chaban-Delmas, député, maire de Bordeaux, ni le préfet, M. Combes, ni M. Raymond Guyon, président de la Commission des finances de l'Assemblée.

Dans la reconstitution de l'économie française la question des ports est d'une importance évidente. Elle est dominée, comme tout ce qui touche à la remise en état du pays, par des considérations financières. Les dépenses — même en ce temps où compter par milliards est devenu usuel — seront forcément élevées. Seront-elles dans tous les cas payantes ? En d'autres termes, pouvons-nous, dans l'état de nos finances, entreprendre de rétablir tous nos ports ? Faut-il au contraire limiter l'effort et choisir avec tout ce que comporte le choix ?

Ce sont là questions graves, et non seulement sur le plan local et régional, où la solution adoptée peut être meurtrière, mais aussi pour la santé économique de tout le pays.

C'est pour recueillir des données concrètes et précises et pour se former une opinion fondée sur une appréciation des besoins et des intérêts en cause, en les situant à leur place exacte dans l'ensemble, que les commissaires parlementaires s'étaient rendus au chef-lieu de la Gironde.

Bordeaux est un port en rivière. 100 kilomètres environ le séparent de la mer et ses installations s'échelonnent tout le long du fleuve. Il en résulte des inconvénients et des sujétions ; il faut craindre le brouillard ; il faut, c'est l'essentiel, assurer l'accès des navires. En fait, les ports en rivière font depuis assez longtemps l'objet de pronostics pessimistes. On parle souvent de leur mort. Pourtant Rouen — pour ne citer que lui, et malgré la proximité du Havre — se défend fort bien. Bordeaux affirme qu'il jouit d'une santé robuste. Et pour nous le prouver on nous embarqua, par un matin où le brouillard striait de longues écharpes irrégulières la ville et le fleuve, à bord du *Pierre-Lefort*.

Le *Pierre-Lefort*, c'est une drague. Et probablement même la plus grande qui soit. C'est un engin d'une précision et d'une efficacité remarquables. Long de 106 m. 40 et large de 16 m. 50, il a une capacité d'aspiration qui dépasse 2.000 mètres cubes. La vase absorbée par de puissants aspirateurs est rejetée dans les puits fermés par des clapets dont l'ouverture permet l'évacuation des produits recueillis, sable ou vase (et même parfois, nous confie un ingénieur, de fort beaux poissons. Mais, ceux-là, les rejette-t-on ?). Le dragage peut être effectué jusqu'à une profondeur de 18 mètres grâce à deux élindes latérales. Le bateau est équipé de diesels électriques et de deux hélices. Il a été conçu pour le dragage en marche par mer houleuse. Il porte quarante-deux hommes d'équipage répartis de manière à assurer un service ininterrompu de jour et de nuit. Son record de travail est l'enlèvement de 33.000 mètres cubes de vase en vingt-quatre heures.

Le *Pierre-Lefort* est spécialement affecté aux passes d'aval. Il sera renforcé en 1950 par une autre drague actuellement en construction en Hollande et qui sera surtout employée aux passes d'amont.

VERS LE BEC D'AMBÈS

Notre voyage à bord du *Pierre-Lefort* devait nous conduire jusqu'au bec d'Ambès, sous la conduite de l'éminent directeur du port autonome, M. Grange, avec qui chaque minute d'entretien vous confirme que « ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement », et de ses collaborateurs, dont il est permis de dire familièrement qu'ils forment une équipe d' « as ». Ce parcours d'une vingtaine de kilomètres devait nous permettre de nous rendre compte de ce qui a été fait et de ce qui reste à faire.

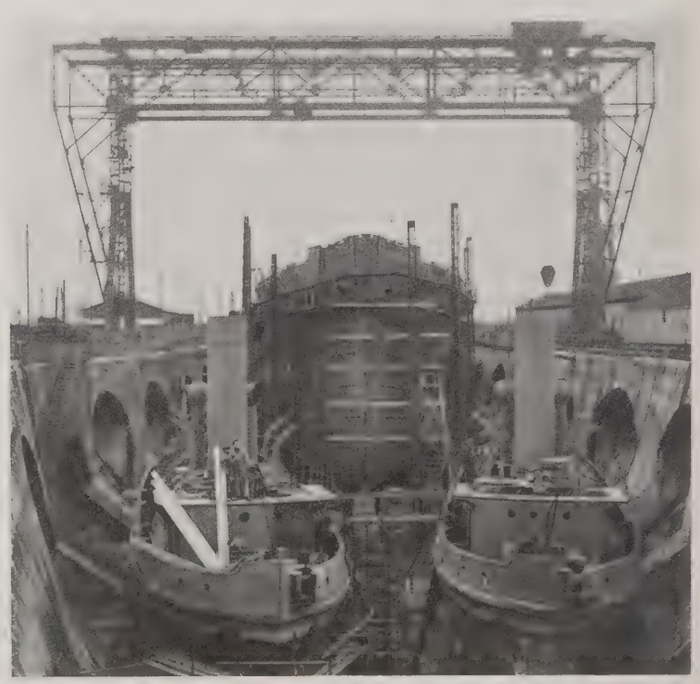
Le problème principal est, nous l'avons dit, celui des accès du port. Jusqu'en 1946 il était accessible aux navires d'un tirant d'eau de 6 mètres. Celui-ci est passé à 7 m. 25 puis à 7 m. 75 pour atteindre, au cours de l'été 1949, 8 mètres. Grâce aux dragages continus on pourra maintenir cette limite et sans doute la porter à 8 m. 50, en attendant que d'importants travaux d'amélioration de la configuration du fleuve, dont l'étude se poursuit au laboratoire hydraulique de Chatou, permettent de dépasser ce chiffre. Dès à présent les navires de 9 mètres peuvent accéder à Pauillac et l'on portera dans un avenir assez proche à 10 mètres la possibilité d'accès de la passe de Saint-Christoly.

D'autre part, un important matériel d'entretien, de levage et de sondage a été récupéré, réparé et complété.

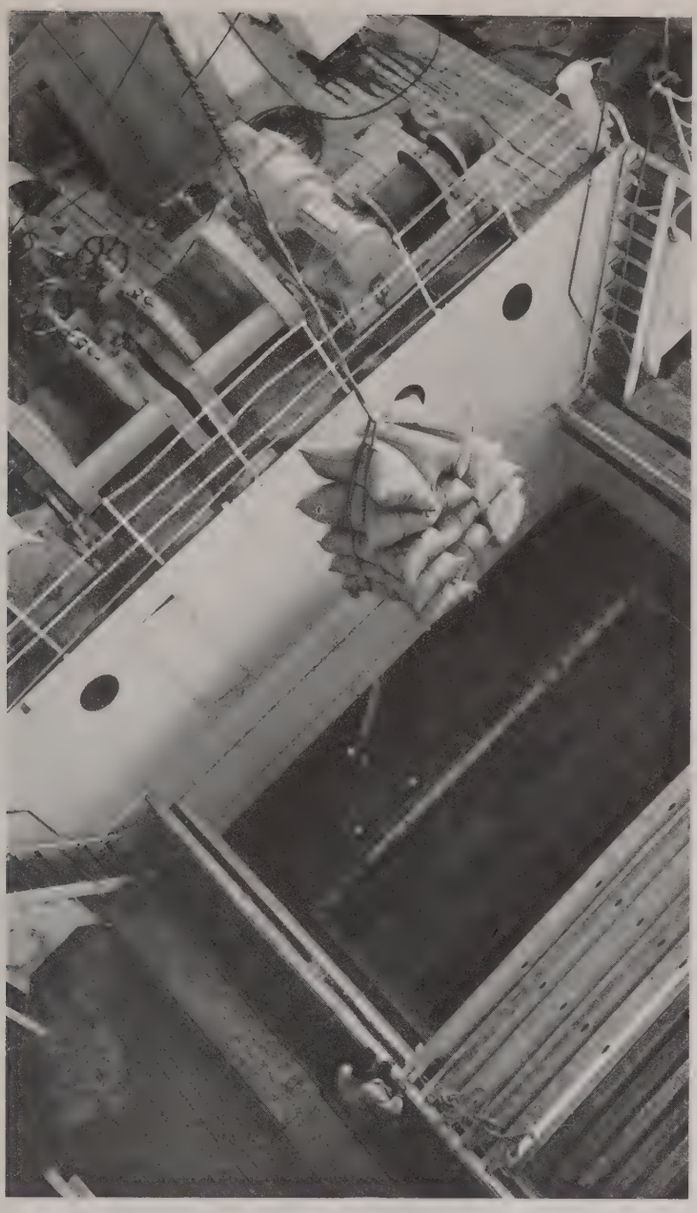
Pour le balisage et le pilotage les réfections nécessaires ont été faites. En outre, le port s'est orienté vers l'utilisation des moyens scientifiques les plus modernes : radiophares, appareils répondeurs, radars, dont un troisième est attendu. La passe d'entrée en Gironde doit recevoir un radioalignement au nord de Royan, qui sera renforcé sans doute par un radar terrestre.

Pavoisé en l'honneur de ses hotes, le « Pierre-Lefort » s'apprête a quitter les quais de Bordeaux afin de conduire parlementaires et journalistes au bec d'Ambès, ou il procédera a des essais de dragage après leur avoir permis d'examiner les installations du port.

Le « Brazza » est équipé d'un radar dont l'antenne surmonte le navire, qui, grace a cet appareil, peut affronter la brume.



A la prospérité du port est liée celle de nombreuses industries et, en premier lieu, des chantiers de constructions navales.



BORDEAUX TIENT UNE TRÈS GRANDE PLACE DANS L'IMPORTATION DE NOMBREUX PRODUITS COLONIAUX : ARACHIDES, SUCRE, RHUM, VANILLE ET CACAO.

M. CHABAN-DELMAS, DÉPUTÉ-MAIRE DE BORDEAUX, ENTRETIENT M. LI SÉNATEUR GIACOBBI DES NOUVELLES AMÉLIORATIONS PORTUAIRES.

La sécurité et la rapidité y gagneront et des économies en résulteront.

D'importants travaux sont également accomplis ou exigés pour les ouvrages du port : construction notamment au Marquis d'un appontement à trois voies ferrées qui a permis le gros trafic charbonnier sur Bordeaux en 1947. A Trompeloup un appontement en béton offrant un front d'accostage de 375 mètres, équipé de quatre voies ferrées, supprimera définitivement les allégements sur rade de Pauillac qu'il a fallu organiser à la libération. Plus près de Bordeaux, à Queyries, un autre ouvrage en béton concentrera le trafic lourd. Enfin, à Ambès l'appontement pétrolier, qui fut complètement détruit, sera reconstitué (au cours de l'été 1950) de manière à desservir les raffineries de la Gironde.

Cependant le soleil avait chassé la brume. Nous avions traversé le barrage de Lagrange, où le chenal a été refait, mais reste bordé d'un cimetière marin. Dix-huit navires de grandes dimensions y ont été sabordés par les Allemands. Les épaves s'y voient encore.

L'AVENIR DU PORT

Nous étions parvenus à l'endroit où la Dordogne vient grossir la Garonne de ses eaux. Nous parcourons au delà quelques centaines de mètres sur la vaste nappe d'eau qui s'appelle maintenant la Gironde, puis nous virons de bord et débarquons pour gagner les raffineries de pétrole, où nous attend un excellent déjeuner, suivi d'une visite de l'usine. Presque entièrement détruite en 1940 et 1944, celle-ci est à peu près reconstruite et doit, en janvier prochain, être en état de raffiner 600.000 tonnes de pétrole brut. Une deuxième étape devrait permettre de porter cette capacité à 2 millions de tonnes.

Cet immense chantier retourné par les bulldozers et où émergent de place en place les constructions où l'on distille et traite le pétrole brut évoque, avec ses camions, ses chalands, ses groupes d'hommes en bottes de caoutchouc, certaines images de films américains. Pourquoi dissimuler qu'il y a de l'inquiétude chez ces travailleurs ? La main-d'œuvre qu'ils représentent ne peut être assurée d'un emploi continu sur ce chantier. L'avenir les préoccupe. Parlementaires et journalistes ont reçu l'écho de leurs craintes. Et si dans les propos entendus on distinguait parfois aisément la leçon politique — et l'on sait laquelle — apprise par le militant, on discernait aussi la juste anxiété, qui n'est pas propre à ce coin, du lendemain stable.

Une trop rapide visite aux Forges et Chantiers de la Gironde nous a permis de prendre une autre vue des activités bordelaises liées à la marche du port. Puis ce fut au palais de la Bourse, un échange d'impressions suivi d'un dîner au cours duquel M. Grange, de nouveau, puis M. Roger Touton, l'éminent président de la Chambre de commerce, allaient dégager les conclusions de la journée.

Bordeaux, ont-ils dit en substance, peut pour compenser les sujétions de son port en rivière se prévaloir des facilités d'acheminement des marchandises qui y transitent. Son programme de travaux représente environ 7 milliards, le financement s'échelonnant sur plusieurs années. Il commande un hinterland étendu. Il dispose de terrains et d'appontements pour des industries nouvelles. Il veut construire une centrale thermique. Il doit demeurer, avec ses usines d'Ambès et de Pauillac, un grand centre pétrolier, tout en gardant sa place pour le charbon et pour les exportations de vins et de bois et les importations d'arachides, de sucres, de rhums. Le trafic doit bientôt d'ailleurs rejoindre celui de 1939.

Après cette journée bien remplie, il nous fut donné le lendemain de jeter un coup d'œil aux travaux du bassin à flot n° 1 et du quai Sud, appelés à recevoir les grands navires, et de parcourir la base sous-marine installée par les Allemands, construction cyclopéenne dont les sombres alvéoles servent maintenant de formes de radoub aux petites unités. Cette promenade rapide s'encadrait entre une visite du *Brazza*, le confortable paquebot mixte que les Chargeurs Réunis ont affecté à leurs lignes d'Afrique, et une excursion à Arcachon, où les parlementaires allaient recevoir la cordiale et souriante hospitalité de leur collègue M. le sénateur-maire de Gracia.

Et puisque c'est sur un déjeuner en face de la mer, sur laquelle jouaient les rayons de ce soleil d'hiver qui, selon Vauvenargues, comme les conseils des vieillards, éclairent mais ne réchauffent pas, que s'achève le voyage, comment mieux terminer — bien qu'il n'eût point la gastronomie pour objet — que par l'éloge ancien et toujours neuf de la cuisine bordelaise ? Qu'il nous soit une transition pour remercier tous ceux qui assumèrent la charge de notre bien-être, M. Roger Touton et ses collaborateurs, et, en tête, M. Lacroix, organisateur-né.

MODE — DERNIÈRE HEURE 49 — FEUX DU JOUR

PAR RENÉE DERIF

Cette fin d'année, on la vit toujours dans une joyeuse fièvre. Celle des cadeaux qu'on donne, des cadeaux qu'on reçoit... Joyeuse fièvre du départ vers la neige ! Combiner l'équipement de ski, choisir les robes du soir, consulter la mode, ce miroir aux mille facettes qui brille de tous ses feux.

C'est ainsi que le costume de ski doit être noir. Quelquefois beige, et souvent bicolore. Fuseaux classiques de gabardine et blouson assorti. Rien de plus élégant lorsqu'ils sont noirs de les compléter d'une veste de même tissu dont les manches et les boutons sont de cuir noir. Parmi les combinaisons de couleurs la meilleure comprend des fuseaux gris et une veste rouge. Pour varier on remplace la veste par une casaque de laine dont le petit capuchon tenant se glisse sous celui de l'anorak en soie imperméabilisée.

Chaque maison apporte une note particulière et nouvelle. Ici c'est un costume de velours noir, fuseaux et boléro vague. Là, un chemisier de gabardine noire assortie aux fuseaux. Cet autre chemisier de toile noire brodé au point de croix de tons vifs, avec col glacé blanc, se porte avec des fuseaux vert pomme prolongés en chaussons. Col et poignets de velours brun garnissent le chemisier d'une « salopette » de toile beige imperméabilisée. Certains fuseaux sont retenus par des brides de bottines ou prolongés en guêtres-corolles sur le soulier réglementaire. Un nouveau et merveilleux pull de laine possède des manches doubles, celles du dessus dans un coloris différent.

Les collants de jersey de laine noir, qui font fureur cette saison, feront aussi valoir les jambes des patineuses. Ils s'accompagnent de courtes jupettes avec passe-montagne et moufles, ou de jaquettes de lainage d'un coloris contrastant avec béret ou bonnet de fourrure. Sur un passe-montagne ou un béguin de jersey noir on glisse une visière montée sur élastique qui le complète. C'est un ensemble d'un chic fou, parfait en toute occasion. Pour l'après-ski, heure de délassement, tous les effets les plus osés de tissus et de coloris contrastants sont permis pour cette tenue qui est celle du délassement.

Pour le soir, au contraire, la skieuse la plus audacieuse se transforme en une femme toute de grâce et de féminité. Grande robe de fête à jupe ample et traînante, robe à ligne étroite et pure, robe à danser à la cheville, elles sont toutes ravissantes. Velours, satin, faille et tulle sont quelquefois combinés entre eux ou brodés très richement au corsage. Les épaules sont nues.

Et pour celles qui doivent discipliner leurs boucles, et aussi pour les autres qui passent les fêtes à Paris, on fait de délicieuses coiffures du soir, calots ronds ou en ogive brodés d'or et de diamants dans lesquels se jouent tous les feux de lumière. Etre élégante et belle pour finir l'année et commencer l'autre c'est le meilleur vœu qu'on peut faire à chacune.

" JITTERBURG " EST UN COSTUME DE SKI D'**HERMÈS** QUI SE COMPOSE D'UNE VESTE EN GABARDINE ROUGE VIF, AVEC UN CAPUCHON TRANSFORMABLE, ACCOMPAGNÉE D'UN PANTALON FUSEAU BLEU CLAIR.

CARVEN COUVRE D'UN MANTEAU DE LAINAGE BEIGE CLAIR UNE CASAQUE ET UN FUSEAU DE GABARDINE ROUGE. CHAPEAU DE GABARDINE ROUGE.

COLLANT DE JERSEY DE LAINE NOIR DE **PAQUIN**. JAQUETTE DEUX PIÈCES EN LAINAGE FRAMBOISE AVEC BLOUSON AMOVIBLE. TOQUE DE LOUTRE.

FEUX DU SOIR

" APRÈS-SKI " EST UN ENSEMBLE DE **JACQUES FATH.** PANTALON DE GABARDINE JAUNE. BLOUSE MOBILE D'ORGANZA NOIR SUR FOND DE VELOURS NOIR. LA CEINTURE DRAPÉE EST A CARREAUX NOIRS ET BLANCS.

" CHRYSANTHÈME ", ROBE DU SOIR DE **CHRISTIAN DIOR**, ASSOCIE LE VELOURS MARRON ET LE SATIN ORANGE.

CETTE COIFFURE DU SOIR DE **MAUD ROSER** EST UNE TOQUE EN BRODERIE D'OR ET STRASS. FLANC DE PARADIS A L'ARRIÈRE. FRANGE DE BOUCLES. SA CRÉATRICE L'A NOMMÉE " CONCERT COLONNE ".

GILBERT ORCEL SOULIGNE LE LAMÉ D'ARGENT DE SA TOQUE DU SOIR D'UNE BRODERIE DE DIAMANTS. LA BOUCLE D'OREILLE EST EN DIAMANTS.

De gauche a droite : Cosme Dumoustier : « Portrait du comte de Quélus ». — J.-H. Fragonard : « Tête de vieillard ». — Modigliani : « Portrait de Paul Guillaume ». — A. Renoir : « Portrait de Stéphane Mallarmé ».

UNE HEURE AU MILIEU DES MOUSTACHES

par Raymond Lécuyer

Cette fois nos élégantes ne sont pas allées et n'iront pas chez Marcel Rochas pour contempler des robes, palper des gants, respirer des parfums, se laisser tenter par les colifichets les plus raffinés. Elles étaient — elles sont — conviées à y voir des hommes, des hommes d'autrefois, d'avant-hier, d'hier, d'aujourd'hui, tous plus ou moins moustachus ou barbus. Pour l'exposition « Moustache », organisée au profit des « bourses d'étudiants » du *Figaro*, effigies peintes et sculptées ont été rassemblées avec la plus ingénieuse ferveur par un écrivain dont l'art est la passion, notre ami Waldemar George.

Au vernissage l'élément masculin était aussi nombreux que l'élément féminin. Jamais on n'avait aperçu tant de vestons chez un grand couturier. Naturellement on parlait volontiers moustache. On entendait comme un refrain cette question : « Depuis quand avez-vous coupé la vôtre ? » « La moustache, c'est tout l'homme », affirmait James de Coquet (qui est rasé).

On regardait avec attention les vivants encore pourvus d'attributs pileux. On se montrait un très sympathique conservateur de musée qui ressemble fort à feu George V. On réclamait la barbe de Van Dongen, on regrettait celle de Christian Bérard. Dans sa barbe fluviale de vieux faune le Rodin de Bourdelle semblait ricaner. Dumas fils, avec sa moustache frisée comme une feuille de chicorée, paraissait à nos sportives terriblement démodé. Elles admiraient qu'Auguste Perret ait su imposer une discipline quasi architecturale aux poils qui encadrent sa face. Raimbault, le grand écuyer de Napoléon III, s'était si bien adonisé à la façon de son maître que devant son marbre par Carpeaux une charmante femme le prit pour l'empereur.

Dans le *Paul Valéry* de Georges d'Espagnat de jeunes dames retrouvaient encore le Valéry qu'elles ont pu connaître. Des lectrices de M. Mondor étaient très déçues par la toile où Renoir a décrit durement la physionomie assez rébarbative d'un Mallarmé, très « pion », avec son petit bouc et sa grande lavallière. D'autres étaient déconcertées par l'apparence de Guy de Maupassant, qu'elles avaient imaginé fort différent. D'aucunes trouvaient « distingués » les modèles de J.-E. Blanche accommodés à la sauce anglaise. En un bandit calabrais coiffé d'un feutre en tromblon certains méfiants se refusaient à reconnaître Courbet. Un *Colbert jeune* provoquait des réflexions sceptiques. On estimait peint sans excès d'indulgence maternelle le portrait d'Utrillo par Suzanne Valadon. On admirait fort la maîtrise avec laquelle Degas avait exprimé le visage intelligent et bienveillant de son ami le vicomte Lepic.

Ravis d'être admis dans les délices d'un gynécée, les visiteurs mâles s'extasiaient sur la grisaille perlée des tentures, les délicatesses de l'éclairage, l'arrangement d'une demeure faite pour enchanter leurs compagnes. Et des critiques, après avoir consciencieusement regardé les tableaux, ne manquaient pas de se risquer dans les salons où sont présentées les plus récentes trouvailles de Paris avec un sens de la composition et de la couleur qui fait d'un étalage une œuvre d'art.

Photographies Routtriez et *France-Illustration* (H. Parnotte).

En haut : Mme Rochas, MM. Marcel Rochas et Lucien Lelong. — Au milieu : MM. Marc Réal et Jacques Rodier. — En bas, de gauche a droite : L. de Vilmorin, le comte Palffy, lady D. Cooper.

En haut : M. Georges Geffroy cause avec Mme Nora Auric. — Au milieu : le compositeur Henri Sauguet s'entretient avec un groupe d'invités. — En bas : MM. André et Pierre de Fouquières.

« Paysage. » Vallée de Chevreuse.

PEINTURES DE REINOSO

Reinoso, notre collaborateur, dont on connaît les dessins nerveux, aux accents bien placés, d'un graphisme original, expose rue des Capucines quelques toiles. Elles sont l'œuvre d'un peintre sensible, qui loin de tourner le dos à la réalité l'examine avec une ardeur contenue et traduit ses impressions avec une évidente et sympathique sincérité.

Ses portraits demeurent véridiques, encore que les caractères de la physionomie de ses modèles soient délibérément soulignés.

Ses atavismes se retrouvent dans telle figure dont l'accablement et la désespérance sont pathétiques. Son tempérament le porte vers des paysages doux et mélancoliques. Lorsqu'il exprime ce qui l'attire en eux — leur nostalgique poésie — il trouve sur sa palette toute une gamme de gris colorés très fins. Cette délicatesse de vision donne à ses tableaux de fleurs un charme pénétrant, d'autant que sa facture n'est jamais mièvre.

Pour être convaincu qu'il éprouve profondément le bonheur de peindre, il suffit de considérer la matière de sa peinture ; une matière dont la subtilité n'empêche ni la liberté de la brosse ni la franchise du ton.

Ces qualités plastiques lui permettent de conférer sa marque personnelle à des natures mortes dont la composition peut paraître un peu laissée au hasard.

Quelques croquis à l'encre de Chine attestent avec quelle sûreté l'artiste définit l'essentiel d'un site et suggère espace et couleur avec peu de signes.

A son vernissage, Reinoso s'entretient avec quelques visiteurs parmi lesquels le dessinateur Raymond de Lavererie.

Le peintre au travail dans son atelier.

« La Femme triste. »

Un habitant de Phalsbourg vers 1850. (Coll. Mme de Galéa).

ERCKMANN-CHATRIAN ET L'ALSACE DE LEUR TEMPS

Aimez-vous relire ces récits où avec tant de bonhomie et de gentillesse sont évoqués les personnages de la vieille Alsace et les temps quasi épiques de la Révolution et de l'Empire ? Conservez-vous une secrète prédilection pour *Madame Thérèse* ou *le Conscrit de 1813*, placez-vous au rang des livres préférés *les Vieux de la Vieille*, *l'Ami Fritz* ou ce modeste chef-d'œuvre *le Blocus* ? Si vous goûtez dans ces fresques familières un incomparable accent de sincérité, il vous faut aller flâner à travers l'exposition due à l'initiative de M. Charles Braibant — le directeur des Archives nationales — pour lequel le cinquantenaire d'Erckmann a été une occasion de rendre hommage à deux écrivains populaires et aux provinces qu'ils ont chéries.

Le cadre vaudrait à lui seul une visite : cet hôtel de Rohan, marqué des souvenirs de l'Alsace d'autrefois, dont la restauration a été, il y a quelques années, poursuivie avec tant de ferveur et de goût par le regretté Robert Danis. Photographies, manuscrits, imprimés, dessins, gravures, tout dans les vitrines rappelle et démontre qu'Erckmann et son collaborateur étaient, en même temps que romanciers, des historiographes soucieux d'être documentés sur les lieux, les êtres, les faits. Rappels et démonstrations sont très complets, nous sommes ici chez des archivistes ; mais les archivistes, surtout lorsqu'ils sont des femmes et s'appellent Régine Pernoud, savent être poètes. Rien d'austère dans cette présentation. Les murs sont égayés par le tapage coloré d'images d'Epinal où sont interprétés de glorieux épisodes de la grande et de la petite histoire. Des armées en miniature ont été mobilisées ; des soldats de plomb nous restituent l'apparence des bataillons de Hoche ou de Napoléon. Et, grâce aux figurines de Mme de Galea, nous pouvons pénétrer à l'intérieur d'une cuisine vosgienne où nous promener sur une place de Phalsbourg... en 1850. Des artistes oubliés aujourd'hui sont à l'honneur : Boillot, dont l'ironie un peu lourde ressuscite des types militaires de l'Europe de son époque ; Kohllen, fin observateur des bivouacs de l'Empire ; Théophile Schuler, dont le crayon fut le commentateur compréhensif de l'œuvre d'Erckmann-Chatrian.

Raymond Lécuyer.

Photographies R. H.

Ci-dessus et à droite : caricatures par l'Alsacien Boillot, né en 1801. Au centre, portrait-charge de Gill, paru dans « l'Eclipse ».

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Les Carnets de Mouchotte

Le 17 juin 1940, René Mouchotte note dans son journal :

« Je viens d'apprendre par la radio l'incroyable nouvelle de la... ca-pi-tu-la-tion. Le fait est tellement inconcevable qu'on reste là, les membres brisés [...] On voudrait courir, montrer à tous qu'on a encore une force, une énergie pour continuer à combattre. La France doit rester la France, et son cœur bat toujours, malgré ceux qui veulent l'assassiner sans lui permettre de lutter. »

Qui était René Mouchotte ? Un sergent pilote de réserve de vingt-cinq ans. Il se trouvait alors à la base aérienne d'Oran. C'est là qu'au jour de la capitulation il lance ce cri de révolte qui est déjà doublé d'une résolution de continuer la lutte. Dès le 20 juin, dans ce même journal, viennent s'inscrire ces lignes : « Je veux partir pour l'Angleterre. Puisque mon pays m'a rejeté comme combattant, je combattrai pour lui, malgré lui, sans lui. »

Il va trouver son colonel, un vieux dur de l'autre guerre, que l'on a surnommé Tout-Acier, tant les chirurgiens lui ont introduit de fils métalliques dans le corps après ses trente-deux blessures. Tout-Acier lui répond : « Nous allons tous partir. » Mais la mise en place du désarmement de la France est bien préparée, et vite exécutée. Le lendemain, Tout-Acier est remplacé par un autre colonel qui n'a pas la même armature. Celui-ci prêche la discipline et blâme les don-quichotteries d'aventuriers qui ne seraient que des déserteurs. Ni Mouchotte ni ses camarades d'évasion ne sont ébranlés.

Ils choisirent pour partir l'avion même du colonel, un Goéland. Ils étaient six camarades, dont Mouchotte était le chef et le pilote. Le terrain était gardé, surveillé par des rondes incessantes. L'équipage improvisé dut donner le mot de passe à des sentinelles, franchir des barrages en se cachant. Les six hommes se glissèrent le soir dans l'avion, dont ils avaient vérifié le plein d'essence et d'huile. Ils y passèrent la nuit, pour partir au petit jour.

Le succès tint du miracle. Dans ces occasions-là on a toutes les règles de la sagesse contre soi. Mais l'audace emporte tout. Il aurait fallu faire chauffer les moteurs au moins dix minutes avant le décollage. En l'occurrence quelques secondes seulement du bruit des moteurs auraient mis tout le camp en alerte. C'est donc en quelques secondes que Mouchotte mit en marche, démarra, passa de justesse à travers les avions qui encombraient le terrain. Il sut par la suite que la voiture de piste, qui sillonnait l'aérodrome pour y monter la garde, avait foncé sur le Goéland afin d'essayer de l'arrêter. Il sut aussi, mais cela il le comprit au bout de quelques instants, pourquoi le décollage avait été si difficile. A peine avait-il cru pouvoir enlever l'appareil. C'est que, pour empêcher les évasions, les autorités du camp avaient fait dérégler les hélices. Il s'en fallut de peu que cette précaution, ou ce sabotage, comme on voudra l'appeler, coûtât la vie à Mouchotte et à ses compagnons. Cahin-caha, le Goéland parvint malgré tout à gagner Gibraltar. Le gouvernement de l'armistice dut se contenter de condamner Mouchotte à mort par contumace. La mort qui était réservée à René Mouchotte, en plein vol, en pleine bataille, domine de haut ces vilenies.

Faut-il rappeler sa fulgurante carrière ? La bataille de Londres durait encore quand il s'engagea dans la R. A. F., où il fut bientôt célèbre sous le seul nom de René. Il s'imposa de si haute façon que les Anglais firent bientôt de lui un chef d'escadrille dans le fameux « Squadron Churchill », puis le commandant d'un groupe de chasseurs. Mouchotte est le seul Français à qui nos alliés aient jamais fait cet honneur. En 1942 de Gaulle lui confia la formation et l'organisation du groupe Alsace. En 1943 il fut mis à la tête de la célèbre escadre britannique de Biggin Hill ; il la dirigeait au combat, dans le ciel de France, quand il fut abattu, le 27 août.

Ce qu'il faut dire, c'est que les *Carnets de René Mouchotte* (Flammarion), recueillis et présentés par un autre pilote, M. André Dezarrois, qui appartint à l'escadrille des Cigognes, ne sont pas seulement des notes de vol, des récits d'aventure aérienne. C'est un des plus beaux ouvrages de vie morale, d'énergie virile qu'on puisse donner à lire à la jeunesse. Voilà un livre qui devrait être dans toutes les bibliothèques scolaires. On y voit qu'une vie comme celle-là n'est pas le mouvement facile d'un enthousiasme toujours couronné par des victoires enivrantes. Elle est lutte intérieure, résistance tenace au découragement, volonté mûrie par la méditation. « Pour ne pas laisser parfois son moral partir à la dérive, dit-il un jour, il faut beaucoup de patience et de courage. » Quand on lui écrit de France qu'il devrait rentrer pour aider sa mère malade, le héros éclate en sanglots. Mais il ne saurait déserter cette « grande vie » dont il se plaît à analyser le mécanisme. « Je cours, note-t-il un jour, au devant de cette joie intérieure qui me fait éprouver une victoire sur moi-même... Vaincre la bête, ne pas tricher avec le devoir. »

La mission de Mouchotte ne s'est pas achevée au jour de sa mort. Sur les pages de son livre, elle continue parmi nous.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Héloïse et Abélard

On voudrait n'avoir à dire que du bien de cette pièce, que représente le théâtre des Mathurins. Tout d'abord parce que M. Roger Vailland est un véritable écrivain. On a plaisir à entendre enfin sur la scène un dialogue solidement charpenté qui, à la fois, passe la rampe et supporte la lecture.

Aussi bien je crois, en toute franchise, M. Roger Vailland parfaitement capable de nous donner un jour d'excellent théâtre. Cela dit, *Héloïse et Abélard* ne peut nous apparaître que comme un premier pas dans la carrière, un premier essai prometteur, mais trébuchant, et qui sacrifie trop à la littérature, voire au couplet, aux dépens du drame.

Et d'abord, la tragique aventure d'Héloïse et d'Abélard fournissait-elle un bon sujet de pièce ? Il me semble qu'elle figure plutôt le type même du faux bon sujet. Et je pourrais n'en vouloir pour preuve que les deux répliques finales. « Ne pensez-vous pas, Sénéchal, dit le prince d'Anjou, qu'on mutile beaucoup dans ce royaume ? » Et le sénéchal de répondre : « Ah ! Monseigneur, les hommes entiers sont tellements turbulents ! » On a ri, et l'on a ri parce que la pièce prenait, un peu tard, un ton nouveau, qui était celui de l'opérette. Il est bien triste, il est même tragique le sort de cet illustre philosophe, de ce prince de la pensée perdant sa qualité d'homme à trente-huit ans pour avoir aimé — et d'ailleurs épousé — la nièce du sinistre chanoine Fulbert, jaloux de sa pupille. Mais qu'y faire ? Les Français en rient. Ils en ont ri au XII^e siècle, ils sont encore disposés à en rire aujourd'hui.

Abélard a conté lui-même dans une longue lettre écrite à un ami, douze ans après son infortune, l'enchaînement de circonstances qui devaient lui valoir puis lui ravir l'amour d'Héloïse. M. Roger Vailland a scrupuleusement suivi les données de cette lettre, tout au moins dans leur déroulement psychologique, car il a pris d'autre part avec l'histoire d'assez grandes libertés qu'il reconnaît et dont nous lui donnons acte. Mais si la pièce n'ennuie pas un instant, ce n'est point en raison du caractère passionnant de l'intrigue, connue par avance, ni du relief des personnages, ni de l'originalité du propos, mais seulement par la qualité du dialogue. (Et par qualité je n'entends pas vivacité ni chaleur, mais vertu proprement littéraire). Cela suffit-il ? Je ne crois pas. Il y a dans *Héloïse et Abélard* nombre de tirades inutiles à l'action. Au deuxième acte, notamment, le dialogue entre le prince et le chevalier errant n'a pas de nécessité apparente, la scène de la partie d'échecs est difficilement admissible. Au troisième acte, le dialogue entre Héloïse et Fulbert appartient plus à la rhétorique qu'à la simple humanité.

L'inexpérience scénique de M. Roger Vailland explique assez de telles erreurs. Ce qui choque davantage, c'est l'équivoque instituée entre les « communards » du XII^e siècle et l'idéologie moscovite de notre temps, alors qu'il n'est entre les premiers et la seconde aucune mesure... commune. Et la grande déclamation d'Héloïse sur la peur, où Roger Vailland reprend à son compte les vieilles sornettes sur l'obscurantisme médiéval, est vraiment peu digne d'un homme aussi cultivé que lui.

En résumé, *Héloïse et Abélard* est une pièce à la fois intéressante et décevante, intéressante parce qu'elle nous apporte la promesse d'un dramaturge lettré, capable de choisir des sujets dignes de lui et de les traiter avec noblesse, décevante par sa maladresse technique et ses longueurs.

La mise en scène est ingénieuse et répond aux intentions de l'auteur. L'interprétation, elle aussi, est de qualité. Jean Marchat, au premier rang, a composé un chanoine Fulbert chassieux, bancroche, baveux, d'une ignominie physique et morale aux limites de la hantise. C'est une de ses plus étonnantes créations. Jean Servais, dans Abélard, use et presque abuserait de sa voix magnifique, mais c'est une erreur, à mon sens, que de l'avoir vêtu en échappé de Buchenwald. M^me^ Jany Holt, intelligente et sensible, digne de celle qui finit abbesse du Paraclet, s'est tirée à son honneur des pires embûches de son texte. Roger Gaillard, prince d'Anjou un peu fantaisiste, et d'autant qu'il n'y eut point alors de prince d'Anjou, marque une désinvolture de haut goût, quoique assez peu médiévale.

MARCHAT, JANY HOLT, JEAN SERVAIS ET ROGER GAILLARD AUX MATHURINS.

PETITES CHRONIQUES

LE CONSEIL DES FEMMES DE COULEUR

Récemment s'est tenu à Washington la réunion annuelle du Conseil national des femmes de couleur. Le président Truman y a pris la parole devant les 400 déléguées qui forment le conseil et auxquelles s'étaient joints des membres du gouvernement et des diplomates. M. Truman a parlé de la nécessité d'aider le développement des régions retardataires du monde. Notre photographie montre Mme Mary Mc Leed Bethune (la seconde à gauche), fondatrice et présidente de l'organisation, félicitée par M. Truman. Quinze personnes ont reçu des prix pour leur contribution personnelle au bien-être de l'humanité. Dans le nombre se trouvaient Mme Laksmi Pandit, ambassadrice des Indes aux Etats-Unis et sœur du pandit Nehru, et M. Ralph Bunche, directeur du Conseil de tutelle des Nations Unies (à droite sur la photographie).

LE CENTENAIRE DE RUY BARBOSA

A la Maison de l'Amérique latine, à l'occasion du centenaire de la naissance de Ruy Barbosa, l'illustre homme d'Etat, une réunion a eu lieu où prirent la parole M. Jayme de Barros, consul du Brésil, et l'académicien brésilien docteur Osvaldo Orico. M. André Siegfried, de l'Académie française, qui présidait, fit ensuite une éloquente causerie sur Ruy Barbosa, grand homme de la latinité. On le voit ici pendant sa conférence.

INAUGURATION

S. Exc. Mgr Feltin a présidé l'inauguration de la nouvelle bibliothèque que l'Union des œuvres a mise à la disposition du Centre national de pastorale et de pédagogie, et dont les honneurs lui ont été faits par M. l'abbé Courtois et M. Finkelstein.

De très nombreuses personnalités assistaient à cette inauguration, parmi lesquelles nous citerons S. Exc. Mgr Courbe, secrétaire général de l'Action catholique, Mgr Bressolles, Mme Poinso-Chapuis et M. Furine, députés, Mme Georges Bidault, M. Lecour-Grandmaison, président de la F. N. A. C., etc.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE MODERNE :

Philippe Hériat, *le Secret de Mayerling* (Gallimard, 252 pages). Saura-t-on jamais la vérité sur la mort de l'archiduc Rodolphe, héritier du trône des Habsbourg ? M. Philippe Hériat, l'un des auteurs du film récemment consacré à ce drame mystérieux, nous offre une version qu'il se garde de présenter comme irréfutable, mais qui exploite les invraisemblances relevées dans les thèses généralement admises. Il rappelle que j'ai moi-même rapproché deux récits recueillis de la bouche de l'impératrice Eugénie, dont l'un conclut au suicide et l'autre à l'assassinat...

Selon lui, l'archiduc serait tombé sous les coups d'un émissaire de la cour de Berlin. Guillaume II n'avait point pardonné aux Viennois leur accueil plutôt froid. Et les sympathies de Rodolphe pour les Hongrois et pour la France lui inspiraient des inquiétudes sur l'évolution politique future de la double monarchie. Une sorte de conseil de guerre allemand se tint dans le secret à Vienne, où fut décidée la mort de l'héritier du trône.

Lorsque François-Ferdinand, son cousin, vient à Mayerling lui demander de renoncer à la succession de François-Joseph, il refuse, étant décidé à se donner la mort avec sa maîtresse, Marie Vetsera. D'où les lettres de Marie qui ont accrédité la version du suicide. Mais, après le départ de François-Ferdinand, il se ravise et, levé dès l'aube, envoie son valet de chambre Loschek dire au cocher Bratfisch de se tenir prêt à le conduire à Bratislava avec Marie Vetsera. Pendant l'absence du serviteur, la porte étant restée ouverte, l'émissaire allemand, exécutant les ordres reçus de Berlin, pénètre dans la chambre et assassine le couple.

Un drame de la raison d'Etat dans le cadre d'une aventure d'amour.

Le récit est vivant, coloré ; il met adroitement en œuvre les témoignages qui n'ont pas réussi jusqu'ici à nous livrer la clé de l'énigme.

LA FRANCE MONUMENTALE ET TOURISTIQUE :

Pierre d'Espezel, *l'Ile-de-France* (Alpina, 160 pages, photographies de Jean Roubier). « Il est significatif, écrivait le regretté historien Marc Bloch, qu'on n'ait jamais écrit une histoire de l'Ile-de-France, et il convient d'espérer qu'on n'en écrira jamais. » Tout en allant à l'encontre de ce vœu, M. d'Espezel n'en reconnaît pas moins que ce terme « Ile-de-France » désigne des réalités fort différentes ; les régions qui composent cette province ont vécu de leur vie propre et, quand leur sort s'est uni, leur histoire n'a plus été qu'administrative.

M. d'Espezel a mis dans ce livre l'érudition inépuisable et les finesses de touche qu'il a prodiguées dans ses précédents ouvrages sur Paris. Il nous mène d'abord dans cette banlieue immédiate que les trois derniers quarts de siècle ont irrémédiablement défigurée.

L'Ile-de-France, comme la France elle-même, est l'œuvre des hommes autant que de la nature. C'est, au vrai, la région où l'influence spirituelle de Paris s'est exercée avec le plus de continuité. Mais on y trouve des coutumes, des traditions, un folklore que ne circonscrit aucune frontière politique.

Et pas un paysage qui ne soit historique ou ennobli par un souvenir, pas une ville, pas un monument que son cadre ne rende plus émouvant ou plus majestueux ! Il y a joie et profit à suivre M. d'Espezel dans son pèlerinage à travers ces sites.

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

A la Galerie du Siècle vient de s'ouvrir une exposition d'un groupe oniriste. Henri Héraut, à la fois peintre et critique d'art, la préside et la présente. Toutefois Héraut enfonce des portes ouvertes : il semble avoir oublié que l'onirisme est une conception artistique qui existe déjà depuis de nombreuses années, école dont Lurçat fut un des maîtres.

Le Rêve éveillé, s'il permet des fantaisies et des créations sensibles et visionnaires qui élèvent la peinture, permet, hélas ! aussi bon nombre d'insanités et d'invraisemblances qui se parent d'une vague conception symbolique. C'est ce qui apparaît chez la plupart des artistes de ce groupe, à l'exception de Thiout, de Madeleine Scellier et de Benn, qui se détachent de cette formule.

Héraut est cependant doué d'une certaine personnalité, et son talent incontestable se révélerait certainement beaucoup plus à son aise dans un autre genre de peinture alors que ces tendances abstraites sont aujourd'hui, et chaque jour un peu plus, périmées.

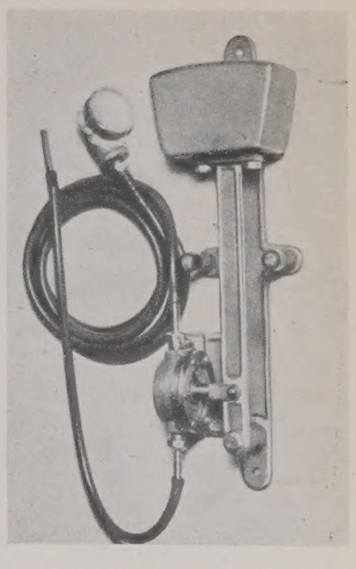
Fourneau exécute des peintures du plus beau genre « chromo », tant par la technique que par les couleurs, qui sont du plus mauvais goût. Heureusement, Thiout et Madeleine Scellier relèvent de leur personnalité et de leur sensibilité artistique cette médiocre exposition. Thiout est un poète, il évoque dans des cadres naturels d'une grande délicatesse des visions subtiles dans un esprit post-romantique. Quant à Madeleine Scellier, à la fois dessinatrice et céramiste, elle révèle des dons très exceptionnels, plus particulièrement dans ses grands dessins rehaussés. Elle se plaît dans le jeu des arabesques et dans les harmonies nuancées et donne une force incomparable à ses modèles, qui semblent danseurs de ballets.

Groger a exposé Galerie de l'Elysée un ensemble de toiles fort intéressantes. On devine dans ses paysages une nature d'artiste d'une rare qualité, on pourrait presque dire de poète, car de ses toiles au métier sûr il émane une poésie très personnelle, contenue et subtile, qui est faite d'un sens de l'atmosphère et du secret de certaines harmonies colorées. Ses esquisses de cafés parisiens prouvent son sens aigu du geste et des attitudes, mais la couleur compte pour lui beaucoup plus que le sujet ; aussi sont-elles des variations colorées sur un même thème. Ses toits de *Saint-Cloud*, sa *Cour* à Villeneuve-lès-Avignon, quelques-unes de ses scènes de cafés et ses natures mortes de fleurs forment un ensemble dans lequel s'affirment les dons raffinés de cet artiste.

Du 22 décembre au 18 janvier, à la Galerie Doucet, sous le titre « les Quatre Points Cardinaux », exposition de peintures de Berçot, Bermond, Berthommé Saint-André, Bouneau, Yves Brayer, Caillard, Cavaillès, Chapelain-Midy, Charlemagne, Charlot, Demeurisse, Arthur Fagès, Fontanarosa, Hambourg, Suz, Humbert, Humblot, Constant Le Breton, Limouse, Roland Mascart, Osterlind, Parturier, Planson, Poncelet, Quizet, Sabouraud, Simon-Auguste, Jea, Terles, Théron, André Trêves, Wherlin, Roger Worms.

Le vernissage a eu lieu le 22 décembre, sous la présidence de M. Bizardel, directeur des Beaux-Arts de la Ville de Paris.

MAURICE SÉRULLAZ.



« SERINGUE POUR BATEAU »

« Désormais vous ne vous mouillerez plus jamais les pieds en montant dans votre bateau », affirme aux propriétaires d'embarcations l'inventeur de la « seringue pour bateau ». Il s'agit d'une minuscule pompe à balancier, de 15 centimètres de largeur et de 35 centimètres de longueur, fonctionnant sans aucun moteur. Un balancier de bronze répond aux oscillations du bateau à l'ancre et actionne une pompe qui aspire « par temps calme » 120 litres d'eau en vingt-quatre heures. Plus la mer est forte plus la quantité d'eau évacuée est importante. Une goutte d'huile de temps en temps assure le parfait fonctionnement de l'ensemble.

C. T.

LE SOUVENIR DE MAX BOUCHER

Il y a vingt ans l'aviation française perdait en Max Boucher l'un de ses grands serviteurs, qui réorganisa l'école aéronautique d'Avord, où il forma quatre mille pilotes en 1916 et 1917. Le commandant Boucher fut surtout le réalisateur du premier avion sans pilote, qu'il réussit à faire voler pendant une heure cinq minutes, le 14 septembre 1918, en le guidant par radio d'un second avion placé à 1.200 mètres en arrière, bouclant ainsi un circuit de 100 kilomètres.

L'évolution des engins téléguidés au cours de ces dernières années permet aujourd'hui d'apprécier à leur juste valeur les travaux du commandant Max Boucher.

LIVRE D'ART

Bernard Champigneulle : *le Règne de Louis XIII* (Editions Arts et Métiers graphiques).

Ces « images d'un grand règne et d'un grand roi » composent un fort beau livre de la collection « Documents d'art et d'histoire ». Avec une érudition qui reste toujours aimable M. Bernard Champigneulle a su exprimer de façon harmonieuse les concordances intellectuelles, plastiques et décoratives d'un règne dont il présente les différents aspects grâce à une documentation extrêmement riche.

GRANDES IMAGES POUR PETITES PERSONNES

Sous ce titre, les Editions Barbe (1) ont offert jeudi dernier salle Pleyel un grand gala dont la formule originale s'adressait au public enfantin. Pendant deux heures, en effet, se sont ouverts devant les yeux ravis des jeunes spectateurs les plus beaux livres écrits à leur intention. Une succession rapide de courts tableaux en illustrait les passages les plus captivants.

Les ballets conçus par Mme Irène Popard, et exécutés par ses jeunes élèves, donnaient à cette matinée une haute tenue artistique. Dans de frais costumes, les petites danseuses et leurs monitrices ont évoqué tour à tour le bal de *Cendrillon*, la valse de *Blanche-Neige*, les cabrioles du chien *Muso* et les plaisirs d'un *Jour de fête*.

La charmante présentatrice Arlette Peters et l'orchestre de Camille Sauvage contribuaient au dynamisme avec lequel fut « enlevée » cette revue à grand spectacle. Quant aux petites personnes, elles manifestaient avec enthousiasme leur contentement et lorsque les Fratellini entrèrent en scène ce fut du délire.

L'élection de Mlle Bibiche, finale d'un grand concours effectué sur les plages cet été, terminait le spectacle.

(1) Ou bien *les Albums de Bibiche et François*.

LIVRES D'ÉTRENNES

Fidèle à sa tradition, la Maison Mame offre pour les étrennes toute une série de livres proportionnés à l'âge des lecteurs. Voici tout d'abord, avec des images en couleurs de Mirabelle, l'ingénieux alphabet imaginé par Simone Ratel. Pour ceux qui commencent à lire couramment, un choix de textes pris chez les meilleurs auteurs de la littérature enfantine, *Contes et Images*, illustré délicieusement par Marie-Madeleine Franc-Nohain. *Mitou le petit écureuil* est un album de Gil pour les tout-petits. Leurs aînés trouveront pour eux deux très beaux volumes illustrés en noir et en couleurs : *Napoléon*, de Louis Bertrand (images d'Albert Uriet), où l'éminent académicien a su admirablement condenser pour son jeune public la vie de l'Empereur, et *les Mille et une Nuits* (images de Roger Broders). C'est aussi à l'intention des adolescents que Paluel-Marmonia a écrit les biographies de deux grands Français, Pasteur et Lesseps, toutes deux accompagnées de nombreux documents photographiques. *L'Offrande filiale* de Camille Melloy et *les Contes de la bûcheronne* d'Henri Pourrat, le robuste écrivain de *Gaspard des Montagnes*, auront leur place dans la bibliothèque des « déjà grands ».

N'oublions pas la Collection pour tous, qui offre dans ses 75 volumes titres classiques, récits d'aventures, livres d'histoire. Dans les derniers parus citons : *L'Oncle Tilleul et son trésor*, par Pierre Bauché ; *Napoléon vers Sainte-Hélène*, par Pierre Chanlaine ; *Corinne l'aventureuse*, par Marguerite Soleillant ; *Mistigri et la malle à surprises*, par Guy de la Mothe.

Marguerite Pitsch : *La Vie populaire à Paris au XVIIIe siècle* (Editions A. et J. Picard).

La vie populaire au XVIIIe siècle nous est connue par les romans de Marivaux, par Restif de la Bretonne, par Mercier et quelques autres écrivains qui ne sont pas des plus illustres. Mlle Marguerite Pitsch, qui est attachée au Cabinet des Estampes à la Bibliothèque Nationale, a eu la très heureuse idée de l'évoquer d'après les textes de l'époque et en utilisant une iconographie que sa compétence et son goût la rendaient particulièrement apte à apprécier. Il en est résulté un livre d'un intérêt soutenu, luxueusement présenté, et que complète un volume de planches où l'on constatera que parmi les interprètes de la vie populaire au XVIIIe siècle figurent quelques-uns des plus grands artistes du temps.

NOUS AVONS LU POUR VOUS...

Paris Côte d'Azur, par Claude Pujol et Y. Sauvageot (Edit. « Par Monts et par Vaux »). Quoi de mieux pour inviter au voyage qu'un guide bien fait ? Et quel meilleur compagnon de route ? Celui-ci se recommande par l'élégance de son texte et par la qualité des illustrations. En vérité, c'est plus qu'un guide au sens où on l'entend d'ordinaire. C'est une étude des régions de France qui conduisent de Paris aux rives ensoleillées de la Méditerranée et qui en présente tour à tour l'histoire, la géographie, les beautés naturelles et les richesses d'art sans oublier de faire à la gastronomie la place qui lui revient.

Geoffroy Gorer : *les Américains*, traduit par Hélène Claireau (Calmann-Lévy).

Ce livre du sociologue anglais Gorer apporte une contribution originale à notre connaissance du caractère de la nation américaine. Ajoutons qu'il est écrit avec un humour qui en rend la lecture fort plaisante.

Jules Bertaut : *Napoléon Ier aux Tuileries* (Hachette).

L'historien à qui l'on doit déjà tant de livres colorés et pleins de détails curieux a réussi, cette fois, un remarquable tableau de la vie intime de l'Empereur. Il nous décrit minutieusement sa journée de travail, l'apparat de la cour qu'il a reconstituée en lui imposant une étiquette rigoureuse. Il dépeint brillamment la famille de Napoléon, ses familiers et les femmes qu'il a aimées.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Juste revanche du passé sur le présent, la musique de jadis est mieux véhiculée par les ondes que les compositions contemporaines. Le progrès sert à mettre en valeur des œuvres magistrales d'autrefois, dont l'écho se répercute de proche en proche, amplifié dans chaque demeure. La *Sérénade nocturne K V 239* en *ré* majeur pour deux violons, alto, contrebasse et orchestre à cordes, de Mozart, a été délicieusement jouée par les solistes Bronswak, Palla, Lemoine, Primetens, accompagnés par l'Orchestre national, que conduisait Ernest Bour. Le *Concerto* en *ut* mineur de Beethoven, dont Geneviève Joy tenait la partie de piano, donnait une impression de détente et de repos.

Par ailleurs, quelques partitions de récente date ont été judicieusement choisies pour leurs liens avec le passé ou leur parfum de terroir.

L'orchestre de Toulouse a fort bien interprété la moderne *Danse des enfants*, de Honegger, d'une extrême simplicité, qui l'apparente au folklore. La *Suite en sol*, de Jacques de la Presle, inscrite au même programme, fait appel aux menuets si fort en usage à la cour de France et comprend une « fête » entraînante, harmonieuse, joliment orchestrée, d'une ligne mélodique simple et continue.

Il est dommage de constater, par contre, que la très belle symphonie liturgique de Honegger est plus à sa place dans une salle de concert que dans un salon, une salle à manger, une cuisine ou une chambre à coucher ; elle y retentit pourtant, et ses sonorités âpres, son architecture savante, au lieu de captiver l'auditeur, favorisent l'évasion de sa pensée.

W.-L. Landowski.

COURRIER MUSICAL

L'ancien Orchestre philharmonique de Prague, aujourd'hui Orchestre symphonique de Bamberg, vient de donner au Palais de Chaillot deux fort beaux concerts Beethoven et Wagner-Brahms. L'orchestre a conservé la discipline et la conviction que nous savions ; il apporte, comme auparavant, un travail minutieusement préparé. Le festival Beethoven, sous la direction nette et précise de Georges-Louis Jochum, nous a procuré entre autres plaisirs musicaux celui de réentendre Ida Haendel, ex-enfant prodige, à présent violoniste adulte fêtée dans toutes les capitales d'Europe. Son interprétation du concerto est essentiellement beethovénienne : éloge qui les résume tous.

Avant son départ pour l'Amérique, Nicole Henriot fut la brillante soliste des *Concertos brandebourgeois* et d'un concerto de Liszt. Faute de répétitions (les raisons budgétaires en sont l'excuse), l'Orchestre Pasdeloup lui apporta une collaboration symphonique insuffisante, et la jeune virtuose a dominé de tout son talent la soirée, dont elle demeura la triomphatrice. Nicole Henriot possède, avec la grâce et l'élégance du style, la maîtrise des plus grands ; notre école musicale française ne peut avoir plus persuasive ambassadrice.

Il faut de tout pour faire un monde... Aussi n'ai-je pas à rougir de parler, en même temps que de musiciens classiques, d'une artiste de la chanson qui eut d'ailleurs une formation classique avant de s'adonner à un genre où se distinguèrent Yvette Guilbert et Yvonne George, où brille encore Damia. Mais Maria Saint-Yves (ainsi se nomme cette nouvelle venue, dont le premier récital a été une révélation) a ceci de particulier qu'elle compose et interprète ses propres chansons en s'accompagnant à la guitare ; elle possède un répertoire à elle, entièrement original et qui nous repose des rengaines ; elle éloigne d'instinct la banalité ou le vulgaire ; c'est une agréable surprise que de trouver à son programme des chansons inspirées de textes de Paul Fort, d'Apollinaire, de Maurice Fombeure, de Prévert : tant de chansons sont gâtées par la platitude des paroles ! J'ai noté aussi ses dons d'invention mélodique et rythmique, comme j'ai remarqué les harmonisations si personnelles qu'elle improvise pour accompagner les chansons de folklore et les chansons de marins, choisies avec un goût très sûr. Elle est Bretonne, et on l'appelle « la Fille de la mer ». Le surnom va bien à sa belle voix grave, à son visage expressif, à sa diction sobre et pathétique, à son art à la fois singulier et spontané. Elle a une place à prendre et mérite de la conquérir.

L. Maurice-Amour.

AGRANDISSEMENTS EN COULEURS

Un nouveau procédé est actuellement utilisé dans les laboratoires américains pour l'agrandissement des photographies en couleurs. Il ne s'agit plus d'accroître la taille d'une épreuve au moyen de dispositifs optiques, mais d'étendre le négatif lui-même par une opération chimique. Celle-ci comporte trois phases : dissolution du film de base ; extension de l'émulsion dans un bain spécial ; fixation sur papier. A son passage dans le bain spécial de larjachrome l'émulsion grandit, sous les yeux de l'opérateur, jusqu'à doubler chacune de ses dimensions, un cliché 24×36 devenant par exemple un 48×72. Le principal avantage du procédé est de permettre une retouche au pinceau, aidant dans un certain sens l'étirement naturel de l'émulsion ; son unique inconvénient est la perte du négatif original : la photographie est agrandie une fois pour toutes.

C. T.

COURRIER THÉATRAL

« Nuit des hommes » à l'Atelier

Au théâtre de l'Atelier, M. Jean Bernard-Luc fait représenter une pièce en un acte — mais fort copieux — et à deux personnages, *Nuit des hommes*.

Le thème, plus romanesque peut-être que théâtral, est, en tout cas, d'une psychologie très sûre. Le jour même de la libération un mari vient trouver l'amant de sa femme. Il a un browning dans la poche. Va-t-il tuer l'amant ? Le duel verbal s'engage. Nous apprenons que l'amant a rompu avec sa maîtresse depuis une semaine. Le mari est un riche oisif, l'amant, un écrivain résistant dont la maison est un dépôt d'armes. La fusillade claque dans les rues. Le mari, qui a toutes les patiences, pardonnerait à l'amant d'avoir révélé à sa femme l'amour que lui-même n'a pu lui donner. Il éprouve même une certaine satisfaction à penser que l'amant a été abandonné à son tour. Mais il ne lui pardonnera pas d'avoir mis sa femme en rapport avec des résistants qui lui ont confié une mission mortelle. Et il le tue.

Que la démence guerrière n'abolisse pas l'amour, cela est rigoureusement vrai ; cela est même, dans une certaine mesure, consolant. M. Jean Bernard-Luc a seulement le tort de nous le démontrer avec quelque prolixité et une pointe d'amphigouri.

Mais sa pièce a de bons moments, et elle est admirablement jouée par l'étonnant Michel Vitold, qui fait du personnage du mari une création d'une hallucinante vérité, M. Jacques Dumesnil lui donnant la réplique d'un acteur toujours sûr de ses moyens.

Y. G.

la dernière œuvre de

Bernanos

DIALOGUES DES CARMÉLITES

Un *Cahier du Rhône* 290 frs.

EDITIONS du SEUIL

SOUSCRIVEZ AVANT LE 31 DÉCEMBRE

aux

ŒUVRES COMPLÈTES DE

COLETTE

EN QUINZE VOLUMES IN-8°
(Le Fleuron)

Tirage limité à 5.500 ex. numerotés :
5.000 ex. sur vergé de Guyenne : 18.000 frs.
500 ex. vergé d'Arches : 36.000 frs.

FLAMMARION

LES SPECTACLES

PALAIS-ROYAL
LES SURPRISES D'UNE NUIT DE NOCES

LE THÉATRE DES ENFANTS-MODÈLES jouera du **25** au **31 décembre** les grands succès de son répertoire.

ATHÉNÉE — LOUIS JOUVET
POUR 30 REPRÉSENTATIONS
KNOCK
de JULES ROMAINS
LOUIS JOUVET - PIERRE RENOIR
LOCATION OUVERTE DE 11 à 18 h.

LE BRIDGE (N° 69)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 57

♠ A
♡ D V 8 2
◇ V 10 9
♣ R D 10 6 3

entame : ♠ 4 — NORD / OUEST EST / SUD

♠ R V 6
♡ A 7
◇ A 6 4 3
♣ V 9 5 2

Sud joue 3 sans atout et Ouest entame du ♠ 4. Comment continuer ?

Sud trouvera ses 9 levées ainsi : 2 à ♠, 2 à ♡, 1 à ◇, 4 à ♣.

Il s'agit seulement de savoir dans quel ordre Sud fera ces levées.

Le jeu correct est de faire l'impasse à ♡ à la seconde levée. Si elle réussit, on joue ♣ à la troisième levée jusqu'à ce que l'as tombe. Si l'impasse à ♡ rate, c'est sans danger. On aura le temps d'affranchir ♣ parce que Ouest ne peut rejouer ♠ sans que Sud y ait deux arrêts : R V.

La faute à ne pas commettre est de jouer ♣ à la deuxième levée, avant l'impasse à ♡. On pourrait alors rater le contrat si Est prend de l'as de ♣, rejoue ♠ et si Ouest a la ♠ D et le ♡ R.

Réflexions sur le bridge de compétition.

J'ai déjà attiré l'attention sur certaines anomalies de la marque en bridge de compétition.

Il est choquant, par exemple, aux yeux du mathématicien, de compter une manche demandée et réussie pour 500 points quand le demandeur est seul vulnérable, alors que tout le monde sait — ou devrait savoir — qu'une telle manche ne vaut en réalité que 350 points (plus les points de trics et encore, s'il y a lieu, les levées supplémentaires et les honneurs). Le raisonnement et la démonstration ont été faits cent fois. Inutile de les redonner.

Certains grands joueurs, tout en reconnaissant le bien-fondé de la remarque précédente, s'accommodent de ce scandale mathématique (il n'y a pas d'autre terme) sous prétexte que la fausse valeur attribuée à la deuxième manche quand elle donne la sortie étant la même pour tout le monde, il n'y a pas lieu de s'en formaliser.

Cet argument spécieux n'est pas difficile à réfuter.

Un tournoi de bridge-contrat ne peut pas avoir d'autre sens que d'établir qui joue le mieux au bridge-contrat, peu importe qu'il s'agisse de tournois individuels ou par paires, ou par équipes de quatre.

Or certains ne semblent pas se rendre nettement compte que toucher à la marque officielle du bridge-contrat, c'est modifier le jeu en changeant le rapport des enjeux.

Quelques exemples vont préciser ma pensée.

Lorsqu'on veut établir quel est le champion du monde aux échecs, on ne fait pas jouer des parties de dames aux compétiteurs. C'est une vérité de La Palice. De même, quand on veut établir quelle est la meilleure équipe de bridge-contrat, on ne règle pas la question par un match au bridge-plafond.

Cette simple évidence suffit déjà à réfuter l'argument spécieux d'après lequel une fausse évaluation serait tolérable lorsqu'elle est la même pour tous. L'injustice serait la même pour tous les joueurs de bridge-contrat si l'on prétendait établir quel est le meilleur en leur faisant jouer un tournoi de bridge-plafond.

Tous les systèmes de bridge-contrat bien étudiés — et quel est le joueur de bridge-contrat qui joue sans système aujourd'hui ? — prennent pour base la marque. Un exemple. Chacun sait que, dans l'état actuel de la marque, il est mathématiquement désavantageux de demander un grand chelem qui dépend d'une impasse quand le petit chelem est sûr. Cela peut se démontrer avec la même rigueur que le théorème de Pythagore.

Supposons maintenant qu'un directeur de tournoi décide de garder la marque actuelle sauf sur un point : la prime accordée aux grands chelems demandés et réussis sera le double de celle qu'accorde la marque officielle.

Cette fantaisie ne léserait personne dans ce sens qu'étant la même pour tous personne ne serait avantagé ni désavantagé. Mais ce n'est plus au bridge-contrat qu'on jouerait, mais à un autre bridge.

Par exemple le 5 sans atout direct, qui est une interrogative à la couleur d'atout (voir Chéron : *le Système Culbertson*, Payot, Paris), deviendrait sans objet, car il y aurait avantage à demander un grand chelem qui dépend d'une impasse quand le petit chelem est sûr. Tout changement dans la marque exige un changement correspondant dans le système, si ce dernier est sérieux.

Où veux-je en venir? C'est fort simple. Le bridge-contrat de compétition ne doit pas s'écarter sans nécessité du bridge-contrat ordinaire. Il faut compter les honneurs, attribuer à chaque manche sa valeur réelle, observer pour la vulnérabilité la fréquence qui correspond à la réalité et renoncer aux points de match pour n'admettre que les points totaux.

Toutes les objections faites aux points totaux sont en réalité des objections faites à la marque du bridge-contrat ordinaire, que l'on joue tous les jours. Vous vous plaignez que la réussite heureuse d'un chelem suffise à décider d'un tournoi ? Mais n'en est-il pas ainsi dans le bridge-contrat ordinaire ? N'est-il pas plus important de demander et réussir 6 ♠, là où l'adversaire s'arrêtera à 4 ♠, que de demander et réussir 4 sans atout, là où l'adversaire aura judicieusement préféré 4 ♡ ?

C'est avec la marque actuelle du bridge-contrat qu'il faut organiser les tournois ayant pour objet d'établir quel est le meilleur au bridge-contrat, et non avec une marque modifiée par des raisonnements spécieux. La raison finira-t-elle par triompher ?

ÉTUDE N° 58

♠ A 4
♡ A 7 2
◇ 9 4 2
♣ R V 7 5 3

entame : ◇ R — NORD / OUEST EST / SUD

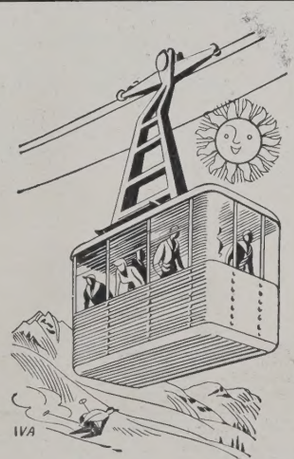
♠ 7 5 3
♡ R V 6 3
◇ A
♣ A D 10 6 2

Sud joue 6 ♣ et Ouest entame du ◇ R. Comment jouer ?

André Chéron.

CRANS s. SIERRE
SUISSE Ligne du Simplon
Soleil et neige
Amusements et sports. Hôtels confortables. 2 Skilifts.
Le nouveau téléphérique à cabines multiples Bella-Lui, 2.600 m. d'alt.

RONYL 52, CHAMPS-ÉLYSÉES ET 11, RUE AUBER PARIS
L'ATOMISEUR DE PARFUM... Dernière création! bijou contenant votre parfum
FRANÇOIS
COLORIS IVOIRE ET OR
PRIX : 700 f.
CANNES - NICE - JUAN-LES-PINS - VICHY
AIX-LES-BAINS - DEAUVILLE - MEGÈVE


KLOSTERS SUISSE
1.250 m.
la célèbre station d'hiver des Grisons offre la grande attraction de la saison :
Le téléphérique Gotschna-Parsenn
vous portant aisément à 2.300 m. d'altitude, dans les champs de neige classiques du Parsenn, la plus belle et vaste région alpine pour le ski. Longues descentes des plus variées. Les hôtels de Klosters sont confortables et avantageux. Accès par train ou automobile.
TOUS LES SPORTS D'HIVER
Prosp. et renseignements auprès des bureaux de voyages ou auprès du bureau de renseignements Klosters.

HOTELS et VILLÉGIATURES
ZERMATT SUISSE 1.620 m. " à une nuit de Paris "
SCHWEIZERHOF-BELLEVUE
Maisons de vieille réputation. Les plus ensoleillées. Tout confort. Cuisine et vins de qualité. 7 j. tout cpr. dep. 147. Dir. Dr. Zimmermann.
HOTEL PERREN ZERMATT
Face au Cervin, moderne, ensoleillé, cuisine excellente. Forfait à partir de Fr.s. 126 par semaine.
HOTEL DOM. Le petit hôtel préféré. Situation magnifique. Construction récente. Confort, ambiance, et cuisine renommée. Prix forfaitaires par semaine : Francs suisses 112 à 140.
HOTEL ALPINA ZERMATT
Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de Francs suisses : 112 par semaine.

Oncle John VOUS INVITE A JOUER A L'AUTOROUTE "THE FUNNY ROAD"
un jeu nouveau passionnant pour les grands et les jeunes !
Médaille d'argent au Concours Lépine 1949.
En vente dans les magasins de jouets-sports ou aux Éditions Ed. Dujardin, 63, b. de la Plage, Arcachon.

C'EST BIEN SON TOUR ! (CONTE DE NOËL) par CAMI.

Noël met une bergerie
Pour Popaul, moderne écolier.
L'enfant se réveille en furie
Et dit : « Laisse donc mes souliers,
Remporte tes jouets antiques,
Mes parents y mettront, mon cher,
Une usine-à-bombe-atomique
Et la « mitraillette-gangster » !

Ecœuré par cette aventure,
Le bonhomme rejoint là-haut
Son vieil âne sur la toiture
Et lui conte tout, le cœur gros.
— « Viens dans cette mansarde vide,
Dit l'âne, on aperçoit du feu,
« Tu sécheras tes pieds humides,
« Et nous pourrons dormir un peu. »

Devant la pauvre cheminée,
Noël se déchausse content :
— « Ah ! je n'ai plus pour ma tournée,
Dit-il, mes jambes de cent ans ! »
— « Nous ne sommes plus à la page,
Fit l'âne, on est de vieux jetons. »
Car il parlait notre langage
Aussi bien que l'argot, dit-on.

Mais l'habitant de la mansarde,
Un poète, en rentrant la nuit,
Avec étonnement regarde
Ces deux dormeurs, ronflant chez lui.
Il les reconnaît. Alors, preste,
Que fait-il sans bruit, autour d'eux ?
Un émouvant et joli geste
De poète, et repart joyeux.

En s'éveillant, prenant ses bottes,
Le bonhomme Noël, baba,
Trouve une pipe, un sac de crottes
De chocolat et du tabac !
— « Et pour moi, fait l'âne folâtre,
Du sucre ! » Noël dit : « Tout beau !
« Mis-tu deux souliers devant l'âtre ? »
— « Mieux, dit l'âne, quatre sabots ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1949. N° 79. — Printed in France.

UN COGNAC PRESTIGIEUX...

V.S.O.P.

Au sommet de la hiérarchie,
La "GRANDE CHAMPAGNE",
le 1er Cru du Cognac, issu des terrains crayeux
de la Grande Champagne et de la "Petite Champagne".
La "FINE CHAMPAGNE V.S.O.P.
REMY MARTIN"
est la parfaite synthèse
de ces deux Premiers Crus du Cognac.

Maison fondée en 1724

REMY MARTIN